No 2
JANVIER 2021

Le Nautilus plus

Le magazine d' information culturelle et scientifique du CDI

Mai 2020

Concours de nouvelles des classes de première

1ère édition

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

2e Carte

PAR

JULES VERNE

Collège international Marie de France

Centre de Documentation et d'Information (CDI) du CIMF

ÉDITORIAL

Chers Elèves.

Chers Parents,

En 2020, les classes de Première ont participé pour la première fois à un concours de nouvelles et ont planché des heures durant lors du confinement.

Quatre enseignants de lettres (Emmanuelle Caron, Claire Grenet, Philippe Manevy et Laëtitia Nabor) ont recueilli et édité dix-sept nouvelles écrites par des élèves des quatre classes de Première.

Nous vous proposons de découvrir ce recueil, qu'un jury composé de trois auteurs de littérature (Ayavi Lake, Patrice Lessard et Emmanuelle Caron) vient d'évaluer. Ce jury avait pour mission d'élire trois récits, qui ont ensuite été proposés à l'appréciation de la communauté du CiMF (familles, élèves, professeurs) pour que soit établi un prix du public.

Voici le calendrier des actions :

- Envoi des nouvelles au jury.
- Lecture et délibérations du jury jusqu'au 7 janvier 2021.
- Diffusion des trois nouvelles retenues à la communauté du CiMF.
  Destinée noire par Djalica Diallo,
  -*Le Canif de mon arrière-grand-mère* par Zélie Derosiaux et,
  -*Mosaïque de mine* par Isaure Lafeytaud.
- Annonce du prix du public par A. Depachtère, responsable Communication.

Au début de 2021, nous espérons pouvoir organiser une petite cérémonie pour féliciter les lauréats.

Nous remercions chaleureusement l'Association des Parents d'Élèves qui a rendu possible l'organisation de ce concours.
Nos sincères remerciements également au jury pour sa disponibilité et son implication dans ce concours d'écriture de nouvelles.

Agnès Sedjro (Documentation)

COLLÈGE INTERNATIONAL MARIE DE FRANCE
C.D.I.
MONTRÉAL, CANADA

Concours de nouvelles

Le Nautilus plus

No 2— Janvier 2021

« 1. Ayez une idée.
2. Soyez vrai.
3. Suggérez, ne décrivez pas.
4. partez vite.
5. AYEZ LA TERREUR D'ENNUYER.
6.Créez un choc.
7. Laissez la porte ouverte. »

Les 7 règles de la nouvelle, H. Engelhard.

Centre de Documentation et d'Information du Collège International Marie de France

Contact rédaction:

cdi@cimf.ca

Rédaction et Conception graphique:
Agnès Sedjro

Collaboration: Natalia Flores

4635, Chemin Queen Mary,

Montréal, QC, H3W 1W3

514 737-1177

COLLÈGE INTERNATIONAL MARIE DE FRANCE
C.D.I.
MONTRÉAL, CANADA

Sommaire

2 *Éditorial*

3 *Sommaire*

4-5 *Énoncé du sujet*

6-8 *Composition du jury*

9 *Appréciations et choix du jury*

10 *Liste des nouvelles*

11-77 *Les nouvelles*

Récits partagés
Classes de Première

ENONCE DU SUJET :

En choisissant soit la forme du roman, soit celle de la biographie, soit celle de l'autobiographie fictive, racontez un épisode marquant dans la vie d'un membre de votre famille (frère ou sœur, parent, grand-parent, ancêtre plus lointain…).

Ce travail est lié au programme de français (« Soi-même comme un autre »). Il nous a aussi aidé à rompre l'isolement du confinement en explorant nos histoires familiales…

Voici les quatre livres sur lesquels les élèves pouvaient prendre inspiration :

La femme qui fuit
Anaïs Barbeau-Lavalette
Éditions Marchand de feuilles, 2015, 378 p.

Anaïs Barbeau-Lavalette n'a pas connu la mère de sa mère. De sa vie, elle ne savait que très peu de choses. Cette femme s'appelait Suzanne. En 1948, elle est aux côtés de Borduas, Gauvreau et Riopelle quand ils signent le Refus Global. Avec Barbeau, elle fonde une famille. Mais très tôt, elle abandonne ses deux enfants. Pour toujours. Afin de remonter le cours de la vie de cette femme à la fois révoltée et révoltante, l'auteur a engagé une détective privée. Les petites et grandes découvertes n'allaient pas tarder.

Lauréat 2016, Grand Prix du livre de Montréal, Canada
Lauréat 2016, Prix des libraires du Québec, Roman québécois, Canada
Lauréat 2016, Prix littéraire France-Québec, France

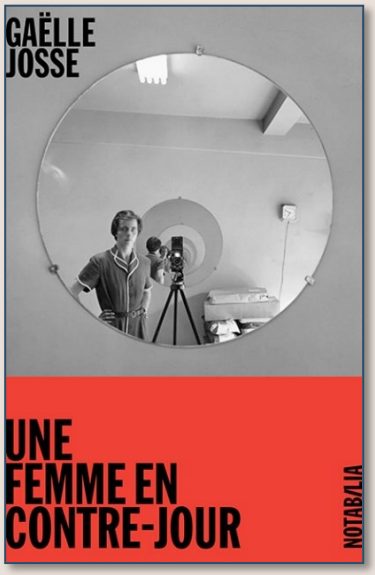
HHhH
Laurent Binet
Le Livre de poche, 2011
Coll. Le Livre de poche, no 321178
444 p.

Deux parachutistes tchécoslovaques sont envoyés à Londres pour assassiner le chef de la Gestapo, Reinhard Heydrich. Une fois leur mission achevée, une folle traque s'ensuit.

Prix Goncourt du premier roman 2010,
Prix des lecteurs du Livre de poche 2011.

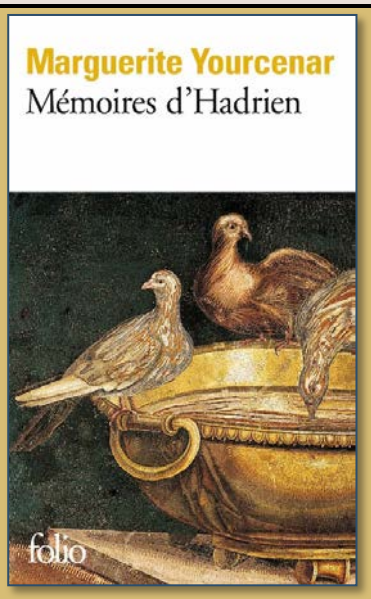
Une femme en contre-jour
Gaëlle Josse
Noir sur blanc, 2019
Coll. Notabilia, no 49, 153 p.

Portrait de Vivian Maier, gouvernante américaine et photogrphe de rue amatrice, décédée en 2009 dans le plus grand anonymat. Ses photographies, retrouvées par hasard dans des cartons oubliés au fond d'un garde-meuble de la banlieue de Chicago, ont fait d'elle une artiste célèbre après son décès.



Mémoires d'Hadrien
Marguerite Yourcenar
Gallimard, 2019
Coll. Folio, no 921, 364 p.

S'adressant au jeune Marc Aurèle, l'empereur romain Hadrien raconte, au soir de sa vie, ses souvenirs selon une chronologie et une rigueur de pensée qui lui sont propres. Il aborde les thèmes de la mort, de la dualité du corps et de l'esprit, du sacré, de l'amour, de l'art ou encore du temps.



Les membres du jury : trois auteurs invités

Ayavi Lake

Ayavi Lake est née et a grandi à Dakar. Sa première nouvelle, écrite à l'âge de 14 ans, est publiée dans le cadre d'un concours, dans la francophonie. Pendant ses études à Paris, elle publie deux œuvres avant de s'installer au Québec. Ces trois territoires habitent ses écrits. À Montréal, elle enseigne au cégep. En 2019, Ayavi publie Le Marabout, (VLB), dont elle remporte en décembre 2020. Le roman est en cours d'adaptation cinématographique. À l'automne 2020, elle participe au collectif Futurs, avec sa nouvelle *Résurgence,* aux éditions Triptyque .

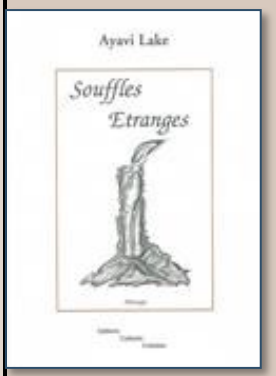
(*) Crédit photographique Mélanie Crete

Le Marabout
VLB éditeur, 2019,
136 p.

Marianne Potvin multiplie les escapades dans Parc-Extension, à Montréal. Émoustillée par cet étrange quartier rempli d'« étranges »,
la bourgeoise d'Outremont va y faire une rencontre qui la changera du tout au tout... Les personnages du Marabout se croisent et se recroisent sous la plume d'une auteure qui les torture en mâchouillant sa pipe, déguisée en homme, au son de ses enregistrements de Serge Bouchard.

N'Dakaru, fragments d'amour
Éditons Cultures croisés,
2007, 141 p.

Récit de la vie et des amours de N'Dakaru, jeune Sénégalaise et de Samy, jeune rouquin, dans la ville de Dakar.



Souffles étranges : métissages
illustrations
Maxime Kibongi
d'après les
créations de
l'auteur
Cultures croisées,
2002,103 p.

Réunit des textes divers : nouvelles, poèmes en prose et en vers, poèmes brefs.

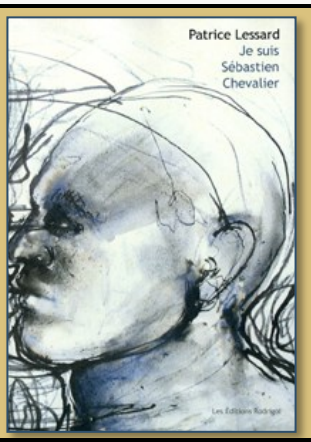
Les membres du jury : trois auteurs invités

(*)

Patrice Lessard

Né à Louiseville en 1971, Patrice Lessard a suivi un parcours en études littéraires à l'Université de Montréal. Il enseigne la littérature au cégep de Bois-de-Boulogne depuis 1999. Il est l'auteur du recueil de nouvelles *Je suis Sébastien Chevalier* (Rodrigol, 2009, rééd. 2020). *Le sermon aux poissons (2011)* est son premier roman, suivi de *Nina* (2012) et de *L'enterrement de la sardine (2014)* pour clore sa trilogie lisboète, publiée aux Éditions Héliotrope. Chez le même éditeur, il publie *Cinéma royal* (2017). Avec *Excellence Poulet* (2015), il s'est offert une première incursion dans le roman noir, avant de récidiver en 2018 avec *La danse de l'ours.*

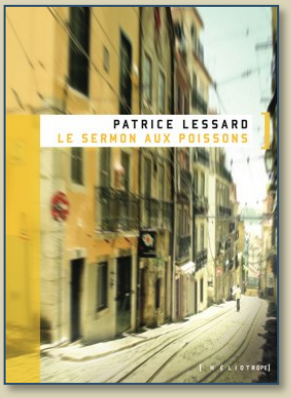
(*) Avec la gracieuseté des éditions Héliotrope



Je suis Sébastien chevalier

Édition Rodrigol, 2009

Ensemble d'historiettes finement humoristiques où se rencontrent, dans des décors bigarrés, des personnages quelque peu tourmentés. L'enchaînement de ce qui semble être les scènes d'un même récit, trace les contours d'une réalité trouble et précaire. Entre la quête identitaire, le dédoublement de

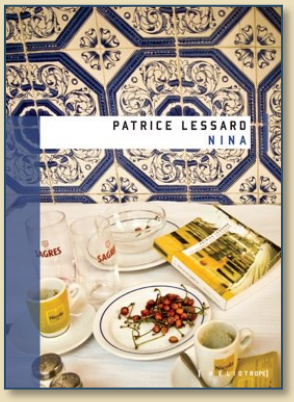


Le Sermon aux poissons

Héliothrope, 2011

Les vacances se terminent et Antoine a décidé de ne pas rentrer dans son pays. Il aimerait que Clara, sa femme, reste avec lui. Il souhaite recommencer sa vie avec elle ici, dans Lisbonne où tout lui paraît à nouveau possible. Mais Clara préfère rentrer à Montréal.

Finaliste du prix Ringuet 2012



Nina,

Héliotrope. 2012

Il y a quelques années qu'Antoine vit au Portugal et depuis un an, il n'a plus donné signe de vie. Son frère Vincent le cherche, il vient d'arriver à Lisbonne avec son amoureuse, Nina, qui parle portugais et connaît bien la ville. Mais sans piste ou à peu près, pas facile

Finaliste du Prix des collégiens 2014

Les membres du jury : trois auteurs invités

Emmanuelle Caron

Enseignante en Lettres et Théâtre au Collège International Marie de France à Montréal. Auteure jeunesse pour la collection Médium de l'École des Loisirs : *Eugenia et la Bouche de la Vérité, Eugenia et le Crépuscule des Fées, Gladys et Vova* (finaliste au prix du Gouverneur Général en 2013) et *Lorelei en Finistère (2014)*. Auteure de romans : *Tous les âges me diront bienheureuse*, Grasset (2017) et *Les Lois du jour et de la nuit*, Héliotrope (2020), et de poèmes : *De Ma main brûlée* aux éditions du Noroit (2011). À paraître, en Théâtre : *Le Chant de l'Infirmière*, Hamac (2021).

Eugénia et la bouche de la vérité

L'École des loisirs, 2011

Eugénia vit entre son amie Mélissandre et les garçons rencontrés au hasard de ses activités, lorsqu'elle croise d'étranges visiteurs puis retrouve sa mère inerte sur le canapé. Elle découvre alors qu'elle est la seule à pouvoir sauver sa famille qui est l'enjeu d'une guerre entre le clan des Passeurs et celui des Mangeurs.

Les Lois du jour et de la nuit

Héliotrope, 2020

Son mari Armand parti à la guerre, Marguerite retourne vivre avec son fils dans l'étrange forêt qui l'a vue grandir. Ce faisant, elle doit renouer avec Ornella, une mère tyrannique qui, dans son atelier de parfumerie, se livre toujours à ses rituels occultes. Autour de la maison, un grand chien rôde, les poules sont étranglées, une glaire blanchâtre recouvre les plantes du sous-bois. Et un géant, venu rallumer le feu dans l'âtre, lui apprend qu'une ennemie d'Ornella prépare sa vengeance. Marguerite, pour protéger son fils, n'aura d'autre choix que de participer à l'affrontement. Pendant ce temps, en Indochine, Armand est fait prisonnier. Dans la colonne de captifs en marche vers les camps, il suit son camarade, Camille, qui a imaginé leur fuite. Au détour du sentier s'ouvrira une brèche dans la jungle : il leur suffira de se laisser glisser vers le fleuve noir, où les crocodiles les attendent, et peut-être aussi, au bout d'un long périple, leur salut.

Tous les âges me diront bienheureuse

Le Livre de poche, 2019

Alors qu'Ilona Serginski se meurt dans la chambre d'une maison de retraite bretonne, elle confesse son existence auprès de sa petite-fille Eva et du père Siméon. En Russie, en 1917, Ilona est soumise d'abord à son père, Varlam, un assassin, puis à son amant Gleb, proxénète mafieux. Lorsqu'elle s'enfuit avec leur fille Mina, ce dernier les poursuit du Caucase russe jusqu'en Bretagne. Premier roman.

Appréciations et choix du jury

Emmanuelle Caron, Ayavi Lake et Patrice Lessard se sont réunis le 7 janvier pour choisir trois nouvelles, parmi les dix-sept textes soumis à leur attention. Le choix n'a pas été facile ! De nombreux récits ont retenu l'attention des membres du jury par leur sujet, leurs qualités d'écriture ou l'émotion qu'ils dégageaient. Au terme d'une discussion riche et enthousiaste, les trois textes primés par le prix du jury sont à égalité :

-*Destinée noire* par Djalica Diallo,

-*Le Canif de mon arrière-grand-mère* par Zélie Derosiaux et,

-*Mosaïque de mine* par Isaure Lafeytaud.

« *Destinée noire* est un texte très touchant sur un sujet difficile : l'immigration et ses conséquences douloureuses, non seulement pour celui qui quitte son pays, mais pour l'ensemble de sa famille. Ce récit ambitieux est servi par un style maîtrisé, riche en images justes et puissantes. Il témoigne d'un regard lucide, d'une grande maturité.

Dans *Le Canif de mon arrière-grand-mère*, nous avons apprécié un texte tout à la fois efficace et très lumineux. Ce récit parvient à reconstituer un contexte, à montrer comment le destin des individus peut être affecté par l'Histoire. Nous avons été frappés par la qualité du style, tout à la fois sobre et parfaitement maîtrisé, et par la conduite du récit.

Enfin, nous avons retenu *Mosaïque de mine* pour sa sobriété et sa singularité, dans l'écriture comme dans le traitement du sujet. Ce texte montre comment l'art peut être source de lumière dans une épreuve historique et personnelle. Servi par un vocabulaire juste et précis, ce récit parvient à développer un discours intéressant et complexe sur une pratique artistique. »

Toutefois, les membres du jury n'ont pas pu se limiter à ces trois choix. Chaque écrivain a souhaité mettre en avant un coup de cœur.

Coup de cœur d'Emmanuelle Caron : *« Jean et sa fuite de Smyrne par Arthur Cailhol. « Un texte qui aborde le sujet émouvant du génocide arménien, et qui montre de manière frappante les conséquences intimes d'un bouleversement historique. Un récit organique et très juste. »*

Coup de cœur d'Ayavi Lake : *Chemin de bascule par Mia Könsgen. « Un texte très touchant et bien mené, qui évoque une épreuve surmontée et fait ressentir avec force toute la tendresse de la narratrice pour le personnage principal. »*

Coup de cœur de Patrice Lessard : *« Un hiver clandestin par Maroun Rizk. « De très beaux passages dans ce texte précis, qui a l'originalité d'être écrit à la deuxième personne. On ressent une forme de symbiose avec le personnage de la mère. »*

Philippe Manevy (Lettres)

Liste des nouvelles

1989 par Iléana Sausset-Plateaux 11

Adieu la Russie par Sixtine Van de Velde 12-16

Changement de cap par Harmonie-Toscane St Pierre-Delhaye 17-24

Chemins de bascule par Mia Könsgen (non publiée à la demande de l'auteure)

Destinée noire par Djalica Diallo 25-31

Jean Delzanno par Adrien Nicolet 32-36

Jean et sa fuite de Smyrne par Arthur Cailhol 37-39

La naissance d'Amel par Myriam Lansade 40-41

La vraie vie par Imène Ould-Ramoul 42-46

Le canif de mon arrière-grand-mère par Zélie Derosiaux 47-49

Le Pogoria par Floriane Baudin 50-54

L'hospitalité par Titouan Vigne-Anne 55-63

L'inconnu par Erwann Tremblay 64

Mosaïque de mine par Isaure Lafeyfaud..... 65-66

Mon grand-père et son enfance par Alizée Pigeyre 67-70

Qui es-tu ? par Angelina Mow 71-73

Un hiver clandestin par Maroun Rizk 74-77

1989

Ça pue le tabac froid et la sueur, souvenir de débauche de la veille. Le soldat habituel vient nous réveiller, il est six heures. « Soldats, réveil ». Je vois de mes yeux encore endormis, les pieds de mon voisin Rudy dépasser de son lit qui paraît minuscule face à ce géant d'un mètre quatre-vingt-quinze. Il est plus flemmard que moi, gagnant encore quelques minutes de sommeil. Comme chaque matin, je suis en train de lacer mes bottes lorsqu'il commence à enfiler son uniforme. Et comme chaque matin, je l'attends. On descend par l'escalier de service. Quelques jours dans cette caserne m'ont appris qu'il valait mieux passer par ces escaliers pour ne pas se faire remarquer. Les couloirs sont envahis par l'odeur de gel douche, de pain grillé et de vieux meubles. La caserne est silencieuse, presque morte.

On s'installe à une table, c'est étrangement calme. Personne ne parle. Les couverts qui s'entrechoquent comme seul son. On attend le briefing de notre sergent. Depuis six mois, il m'a pris sous son aile. Je dois lui faire penser à lui-même plus jeune : adolescent n'obéissant jamais aux règles, un peu délinquant sur les bords. Je le vois se lever de sa table, toujours la tête haute, les bras croisés. Les cheveux blancs, l'air sévère derrière lequel se cache quelque chose d'indescriptible. J'aimerais connaître son passé, savoir qui il a perdu au combat et qui il a sauvé. Savoir s'il a laissé sa femme et ses enfants derrière lui pour nous instruire.

Il nous donne ses instructions. Voyage en camion. Nous transporterons un peu de tout : des armes, des métaux, des vivres. Nous serons quatre par véhicule : trois à l'avant, un à l'arrière. Nous serons suivis par l'armée allemande. Ça fait partie de la formation de faire face à tous types de situations. Peu importe ce que nous conduisons et vers quelle destination nous allons : l'important est d'arriver. Je sens déjà la tension monter dans la salle. Certains soldats paniquent puisqu'on ne nous a toujours pas annoncé notre destination. Quelques missions nous ont donné du fils à retordre : j'ai dû conduire une ambulance suite à l'accident de camion d'un de mes camarades qui a été obligé de rentrer chez lui à cause de ses fractures. D'autre sont excités : cette mission est plus sérieuse que les autres. C'est la plus à risques de toutes celles qu'on a réalisées jusqu'ici. La voix grave du sergent résonne encore dans ma tête.

« Une consigne : ne pas s'arrêter ». Aujourd'hui, nous partons pour Berlin.

Adieu la Russie

En regardant mon histoire familiale, j'ai toujours trouvé que nous avions coulé des jours paisibles. Il m'a fallu remonter jusqu'à mon arrière-grand-mère qui, elle, a connu de grands bouleversements et a dû prendre des décisions importantes. Autrement, je vivrais sûrement en Russie à cette heure, complètement russe et ne sachant peut-être même pas parler français. Ce que je vais raconter ici, je le tiens de ma grand-mère, qui m'a livré ces informations de l'autre côté de l'Atlantique. Je ne connais que très mal cette arrière-grand-mère, morte en 2018 à l'âge de 100 ans.

Au début des années 1900, la Russie lance un contrat international faisant appel à une main d'œuvre étrangère. C'est ainsi que les parents de mon arrière-grand-mère se sont retrouvés à Sébastopol en Crimée alors que notre famille n'a rien de russe dans ses origines… Un fois leur première fille Carmen née à Sébastopol en 1912, la famille gagne Moscou, et c'est en 1916 que naît mon arrière-grand-mère, Andrée. Le communisme ne tarde pas à s'installer. Puis Lénine meurt en 1924. Dès l'arrivée au pouvoir de Staline en 1931, la vie se fait de plus en plus dure…

***

Elle jeta un dernier coup d'œil à cette chambre, qui n'était déjà plus la sienne depuis un moment. Les larmes lui montèrent aux yeux. Pourtant, elle savait qu'elle avait pris la bonne décision. Son regard s'arrêta surs un coin à la peinture défraîchie et à la moquette tachée. C'est contre ce mur qu'elle avait essayé de faire ses premiers pas. C'est aussi dans ce coin qu'elle avait l'habitude de poser ses patins à glace, pêle-mêle. Pourrait-elle patiner dans ce nouveau pays, entourée de traîneaux comme on peut le voir sur les tableaux de Brueghel ? C'est encore dans ce coin qu'elle a essayé d'élever deux petites souris, mais elle était loin d'imaginer qu'elles auraient vingt-deux petits plus tard !

« давай, il est temps de partir, ma fille »

« J'arrive maman, je voulais juste jeter un dernier coup d'œil à ma chambre, maintenant qu'il n'y a personne ». Ses mots sonnèrent étrangement dans sa bouche; elle n'était pas accoutumée à parler français et les r roulaient sous son palais.

Andrée rejoignit, dans le salon, sa mère Anna Lalanne qui l'attendait, leurs papiers dans chaque main. Elle s'assit sur un canapé, ou du moins, ce qu'il en restait. Toute la famille s'était vue forcée de vivre dans une seule pièce de leur maison. Le communisme s'était installé, comme une bête noire et féroce. Elle se souvient de la marche funèbre pour la mort de Lénine, quand elle avait huit ans. Elle avait marché dès l'aube et toute la matinée avec son école, à vingt degrés en-dessous de zéro. Jamais elle n'oubliera la morsure du froid lorsque que la semelle de ses chaussures s'était détachée. Elle s'était dit, pour se consoler, qu'elle ne devait pas être la

Adieu la Russie

seule, puisque presque qu'aucune des chaussures vendues n'étaient de qualité. Ce fragment de souvenir disparaît, aussitôt remplacé par un autre. L'image d'une église catholique, aux les grilles solidement fermées, s'impose à elle. Le souvenir s'estompe encore, et c'est un bon repas qui lui fait face. Heureusement que les restrictions ne lui avaient au moins pas enlevé cela. Heureusement que le marché noir existait. Elle sourit pour la première fois de la journée. Ça avait été le privilège des étrangers. Mais le verdict était tombé d'un coup sec, froidement; ils n'étaient plus les bienvenus. Soit ils rentraient chez eux, soit ils devenaient soviétiques.

Âgée de dix-sept ans, Andrée était d'un tempérament vif, débrouillard et aimait la vie. Sa famille avait peur, mais pas elle. Elle fixa le visage de sa mère; celle-ci était hésitante, comme si ce qui allait se passer n'était pas vraiment réel. Elle n'était pas seule, le reste de la famille était là, ainsi que leurs amis les Pacheff, dont seuls les visages se détachaient de la pénombre. Surprise, elle recompta tous les présents, qui, placés en cercle, ressemblaient à des clandestins. Il manquait le fiancé de sa sœur Carmen! Elle risqua un œil du côté de sa sœur aînée; tremblante, celle-ci avait le regard dans le vide. Pour une fois, Andrée partageait son trouble. Comment le fils Pacheff, son fiancé, avait-il pu l'abandonner Carmen et ses magnifiques cheveux roux? Combien de fois avait-elle avait envié la beauté de sa grande sœur, ses traits fins et délicats? Cette dernière était clairement la favorite, et leurs parents n'avaient pas forcément été tendres avec leur cadette.

« Oh ma Dédé, je devrais rester! Ma vie est ici, avec lui. » se lamenta Carmen.

« Ça suffit, on en a déjà parlé! Je suis sûre que tu le regretterais, crois-moi », la rabroua la plus jeune.

Andrée avait toujours été celle qui rattrapait les erreurs de sa sœur. Par exemple, lorsque Carmen, un peu godiche, allait acheter quelque chose chez l'épicier et revenait sans la monnaie; c'est « Dédé » qu'on envoyait chercher les pièces manquantes. Même si leurs relations n'avaient pas toujours été faciles, elle refusait de la laisser dans ce pays, qui certes proposait un paradis radieux, mais dont le vent tournait.

Sa mère distribua à chacun les papiers, passeports, visas. Sur les siens, quelques ratures : elle s'en sentit agacée. Elle se doutait que la transcription de son état-civil auprès des consulats allait poser problème. Il ne restait plus qu'à espérer que ce ne serait pas le cas en Allemagne.

La suite se déroula à toute vitesse. Elle sentait l'agitation et l'hésitation de ses proches mais elle fit les derniers préparatifs sans se poser de questions. Montrant l'exemple à tous, elle prit les maigres affaires qu'ils n'avaient pas vendues ou données, et s'engouffra dans le froid matin de Moscou.

***

Adieu la Russie

Elle ouvrit les yeux dans le train. Elle voyait les paysages défiler à travers la vitre, interminables. Étaient-ils encore loin de la frontière occidentale? Les regards de ses proches s'accrochaient à elle, elle était devenue la bouée de sauvetage, le point d'ancrage. En effet, c'est elle qui avait fait le choix de quitter la Russie. Enroulée dans une épaisse écharpe en laine, et les lèvres peintes d'un rouge à lèvre bien rouge pour paraître plus sérieuse, elle avait réalisé toutes les démarches avec assurance auprès des ministères. Convaincue, elle avait persuadé son entourage qu'elle voulait connaître son pays, la France, ses origines…

Comment se passerait le retour dans un pays dont les parents n'avaient pas eu de nouvelles depuis vingt-cinq ans? Seraient-ils punis, car le père était déserteur aux yeux de la loi française?

Après quelques jours, le paysage changea: les habitations se firent de plus en plus nombreuses. Elle savait qu'ils arrivaient à Berlin. La tension flottait dans l'air. Carmen tentait de remettre de l'ordre dans sa coiffure, tandis que sa mère resserrait le foulard autour de son cou. Les Pacheff discutaient avec son père, et lançaient de temps en temps un petit rire nerveux. Le train s'immobilisa. Un ordre sec retentit et un flot de passagers sortit. Andrée plaqua sa main en visière contre son front; le soleil tapait fort, le brouhaha était tel qu'elle avait du mal à entendre ce que disait sa mère. La scène était à couper le souffle: des adultes, des vieillards, des enfants partout! À gauche, une famille se partageait un en-cas, à droite les bancs faisaient office de lits. Ici, une femme entourée de valises, comme emprisonnée dans une forteresse. Plus loin, une petite fille et un petit garçon s'amusaient à se poursuivre, bousculant de nombreuses personnes au passage. Derrière elle, un homme jura en russe pendant qu'une dame cherchait frénétiquement dans son sac... Mais le pire était à coup sûr l'immense queue, qui ne cessait de s'allonger au point de disparaître au détour d'un bâtiment.

L'attente pour se faire fouiller fut longue, interminable! Jamais elle ne fut plus contente que lorsque le policier leur fit signe d'avancer. À peine furent-ils devant le guichet, que deux soldats surgirent de nulle part et leur arrachèrent leurs valises. Ils examinèrent tout en détail: de la petite étoffe jusqu'à l'icône ancienne qu'elle avait glissée dans le sac, pour qu'elle protège leur voyage. Elle ne put s'empêcher de serrer les dents quand les soldats ne prirent même pas la peine de replacer leurs affaires. L'homme assis au bureau tenait leurs papiers à la main, et leur posa des questions, sans même les regarder en face. Quel était le métier de ses parents? Pourquoi avaient-ils décidé de s'installer en Russie? L'homme parlait en allemand, et articulait bien chaque mot, comme s'ils étaient incapables de le comprendre. Elle détestait cette manière qu'il avait de les considérer comme des ignorants. Lorsqu'il fronça les sourcils en lisant sa carte d'identité, elle s'avança et se fit un plaisir de lui répondre dans un allemand parfait:

« Ce n'est pas un faux: la première date de naissance correspond au calendrier Julien et la deuxième à votre calendrier grégorien. »

Adieu la Russie

L'homme leva enfin ses yeux fatigués et esquissa une moue narquoise. Elle voulut presque lui arracher les passeports des mains quand ils passèrent officiellement à la zone occidentale. Sa mère lui tendit son billet et elle crut halluciner en voyant la date du prochain train.

« Deux jours! Mais je refuse de dormir dans la gare. Aucun des bancs n'est libre et tous les pans de mur sont occupés. » se lamenta-t-elle. Les odeurs et les hurlements des enfants éreintés ne lui faisaient pas forcément envie.

« Attends, je vais voir si je peux louer une chambre à prix modéré. »

Son père se voulait rassurant, mais au fond d'elle, elle savait qu'il n'y aurait plus de place. Et ce n'est pas avec quelques sous qu'ils auraient l'air convaincant. Les heures défilaient, et toujours plus de voyageurs s'entassaient sur le quai.

« Carmen, tu sais, le petit foulard en soie brodé de rouge dans ta valise ? Je ne pense pas que tu en aies besoin et puis, il rapporterait beaucoup. »

Devant son air déterminé, Carmen et sa mère se mirent à trier leurs affaires: elles vendirent presque tout, mis à part deux dictionnaires en cyrillique ancien, un livre de grammaire russe et une icône ancienne. C'est la mère qui avait insisté sur ces points-là. Elle avait dit à ses filles :

« Voilà notre bagage spirituel et intellectuel; soyez en fières! »

Au même moment, le père revint, une expression désolée sur le visage…

***

Les jours qui suivirent, les émotions se succédèrent au sein de la famille: peur, colère, soulagement, impatience. Le train demeurait pourtant absent. Sans cesse, des soldats déambulaient pour vérifier, contrôler et encore s'assurer qu'aucune des personnes présentes ne fussent en fait des Russes de souche fuyant le régime. La silhouette de ces soldats lui était désormais que trop familière: ils hantaient ses cauchemars lorsqu'elle réussissait à dormir un peu. Les trois jours suivant furent passés à la gare. Il fut difficile de trouver à manger car les magasins étaient pris d'assaut par les autres voyageurs. C'est alors elle qui était envoyée chercher de quoi se mettre quelque chose sous la dent. Elle aimait se balader en ville. Mais pas dans ces conditions: les cheveux emmêlés, elle ne s'était pas lavée depuis des jours. Elle croisa des jeunes femmes allemandes, bien habillées et coiffées. Elle eut honte.

Adieu la Russie

Elle revenait le plus souvent avec du pain, même si elle savait qu'il lui avait coûté anormalement cher. Elle n'était pas d'ici, on le lui faisait bien comprendre.

***

On est un mardi. C'est un beau jour. Elle regarde le beau ciel bleu et se demande si le train va encore être retardé. A-t-elle bien fait de partir?

***

L'après-midi touche à sa fin, un grand calme s'est installé sur le quai. Les gens ont fini par se lasser et, épuisés, ont préféré économiser leur salive. Elle regarde d'un œil morne les soldats déambuler. Ils ne sont pas comme d'habitude: plus nombreux, plus nerveux aussi. Elle ouvre grand les yeux et se redresse. Le bruit d'un train qui s'apprête à rentrer en gare retentit.

****

Une fois à Paris, ils s'arrêtèrent quelques jours avant de prendre le train pour Bordeaux. L'acclimatation fut rude car elles ne parlaient pas bien français, ne connaissaient rien au mode de vie de leur pays d'origine, avaient perdu leurs repères, sans amies... Elles se sont senties rejetées, émigrées, mal reconnues, ne pouvant pas parler de leur passé... Aussi ont-elles envisagé, , deux ans plus tard, à l'insu de leurs parents, de repartir en Russie. En cachette, elles avaient organisé leur fuite mais le pot-aux-roses fut découvert au dernier moment. Heureusement pour nous tous: les enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants!

Changement de cap

Pascale. Chair de ma chair, sang de mon sang, je tiens à ce que tu saches les épreuves que j'ai traversées pour pouvoir me tenir devant toi, en notre chaleureuse maison de Sainte-Anne. Je souhaite que tu connaisses les épreuves qui m'ont forgées et qui m'ont menées là où je suis aujourd'hui. Peut-être un jour trouveras-tu à travers mes récits une réponse à tes questions.

Je crois que je me souviendrai toute ma vie de cette journée : le jour où ma nouvelle vie prenait désormais son envol. Après une nuit entière passée dans la diligence me menant de Saint-Aubin de Tourouvre à La Rochelle, quelle ne fut pas ma joie lorsque je vis les hauts mâts des caravelles et des brigantins se dresser à l'horizon.

Sur le quai du port, le vent fouettait mes cheveux et brouillait ma vue. Nous avions beau être fin mai, cette brise me glaçait jusqu'aux os; mais peut-être était-ce uniquement l'appréhension de mon départ pour un monde meilleur, se situant de l'autre côté de cet immense océan. Au moment de monter sur la nacelle, je regardais une dernière fois vers cette terre qui m'avait vu naître et grandir. Ce jour-là, en ce 24 mai 1647, je faisais mes adieux à une vie de misère et de labeur. L'époque où je passais mon année entière à labourer les champs pour n'obtenir finalement qu'une minuscule portion de pain rassis dans mon assiette était désormais révolue. Enfin, du haut de mes 26 ans, c'était ce que j'espérais en embarquant sur *La Marguerite*.

Résigné à partir pour cette terre inconnue, je montais sur le pont du navire et regardais le ciel bleu de ce printemps typiquement français. Le capitaine Grimaud m'indiqua la cabine que j'allais partager avec quatorze autres téméraires prêts à tenter l'aventure vers la Nouvelle-France. L'espace qui nous était accordé était certes restreint, mais rien ne me décourageait.

Notre vaisseau abritant une centaine d'hommes se mit rapidement à voguer sur un océan Atlantique paisible, ce qui promettait un voyage sans embuches. Après quelques heures de navigation, le soleil commençait à décliner et le ciel, tout comme la mer se teintèrent d'une couleur orangée. Accoudé à la rambarde, je laissais mes pensées divaguer le long de ce paysage idyllique : une fois arrivé en Nouvelle-France, pourrais-je me lier d'amitié avec d'autres colons? Tomberais-je amoureux? Rencontrerais-je des Amérindiens? Les questions que je me posais à l'époque me paraissent aujourd'hui être superficielles. Celles dont j'aurais dû me préoccuper sont différentes : Cette nouvelle vie qui m'attendait serait-elle véritablement meilleure? Une fois sur le nouveau continent, comment pourrais-je subsister?

Changement de cap

Les deux premières semaines du voyage se passèrent dans un calme absolu : la mer et les vents nous étaient favorables, et peut être arriverions nous plus tôt que prévu dans les bouches du fameux fleuve Saint-Laurent. Je me liais d'amitié avec un de mes camarades de cabine, Renaud. À ce moment-là, je ne m'en doutais pas encore, mais nous allions tous les deux vivre des aventures inoubliables. Plus le temps passait, plus nous perdions la notion du temps. Après seulement une dizaine de jours de voyage, j'étais incapable de dire quel jour nous étions. À bord du bateau, les jours semblaient tous identiques et monocordes et la hâte d'arriver à bon port augmentait de jour en jour. Pour passer le temps, nous avions pris l'habitude de jouer aux cartes. Mais de tels petits plaisirs ne parvenaient pas à nous faire oublier la présence de rats dans les cales, et le misérable état de ce qui était notre dortoir. À bien y repenser, il nous fallait bien du courage pour accepter de supporter de telles conditions de vies pour tenter une hypothétique chance vers un territoire que personne ne connaissait.

Une nuit, nous fûmes tous réveillés par un vacarme assourdissant : des coups de tonnerre effroyables retentissaient, la pluie tombait à grosses gouttes sur le navire et des cris fusaient de tous bords tous côté. Rapidement, chacun sortit pour comprendre d'où venait cette agitation inhabituelle. À peine avais-je ouvert la porte de notre cabine que je compris d'où provenait ce chaos : une tempête comme je n'en avais jamais vu faisait rage à l'extérieur. Des vagues hautes de plusieurs mètres s'élevaient et venaient s'écraser sur la coque du bateau. Le navire était secoué de tous côtés, et pour la première fois du voyage je fus pris d'un mal de mer incontrôlable. Le capitaine Grimaud nous interpella pour que nous accorions et arrimions toutes les ressources que nous avions à bord du bateau.

Le souvenir de cet événement, même s'il a eu lieu il y a déjà des dizaines d'années, m'est encore des plus clairs. Je me précipitais alors vers les cales où d'énormes tonneaux de vin et de biscuits secs étaient entreposés. Réussir à caler autant de tonneaux à bord d'une nacelle au milieu d'un océan agité fut très difficile. Je réussis tout de même à accomplir la tâche et à remonter sur le pont, mais au moment où je rejoignais les autres hommes, une immense vague s'abattit sur la nacelle et cette dernière fit une embardée sur le côté, me projetant brutalement contre la rambarde, à quelques centimètres de cet océan rebelle. Ne sachant pas nager, je cru que ma dernière heure sonnait. Heureusement, la poigne de fer de Renaud m'empêcha de tomber à la renverse dans les eaux sombres. À présent j'en suis sûr : la peur que j'ai ressentie est la plus grande que j'ai jamais ressentie, et ce, encore à ce jour, presque une dizaine d'années plus tard. Après de telles péripéties, chacun rentra pour essayer de désengorger ses hardes d'eau. Nous attendîmes que cet affreux orage passe puis nous nous rendormîmes pour encore quelques heures.

Les jours suivants se passèrent dans le plus grand des calmes, et plus le temps passait, plus les jours se réchauffaient. Le soleil brillait et la chaleur devenaient de plus en plus insoutenable pour nous. Cependant, cette

Changement de cap

venue de l'été signifiait aussi que l'arrivée en Nouvelle-France approchait. Si ce n'est quelques accrochages pour de la triche lors d'une partie de cartes, le reste du voyage se déroula plutôt bien. Ainsi, nous aperçûmes les côtes de cette terre promise un peu plus de deux mois après le début de notre périple. En ce début d'août, le paysage était d'une beauté époustouflante mais radicalement différente de celle auxquels j'étais habitué.

Les arbres bordant la côte rayonnaient d'une couleur verte, beaucoup d'entre eux étaient en forme de cônes. Les eaux sur lesquelles nous voguions désormais étaient claires et paraissaient peu profondes : nous pouvions par moment apercevoir des poissons à la surface. Nous naviguâmes dans ce décorum durant quelques jours, puis le capitaine nous annonça, le 7 août, que nous étions arrivés à notre destination finale. Nous accostâmes donc la journée même sur la côte de la toute nouvelle cité de Québec. À peine la coque de *La Marguerite* avait -elle touché le rivage que tous les hommes se mirent à crier et sauter de joie. En posant le pour la première fois pied sur la terre ferme après plus de deux mois de navigation, les cernes sur les visages furent effacés par leurs sourires.

Le soir même, nous rejoignirent d'autres colons qui étaient arrivés précédemment dans une grande habitation en bois. Le capitaine nous présenta à la cinquantaine d'Hommes qui étaient présents, en nous indiquant que ceux qui se trouvaient devant nous étaient de la profession de ceux que l'on appelle des ''coureurs des bois''. Ce terme m'était familier, mais je n'avais aucune idée de leur rôle précis. On nous invita alors à nous joindre à eux pour manger, et j'en profitais pour m'informer sur la profession de ces Hommes. Je compris alors que les coureurs des bois étaient des explorateurs qui partaient découvrir des contrées inconnues peuplées d'Amérindiens, dans le but de leur échanger nos objets provenant du vieux continent contre des fourrures. Ainsi, l'opportunité de parcourir le nouveau continent s'offrait à moi, et en ce soir d'août je décidais qu'il fallait que je la saisisse. Renaud était du même avis que moi, et nous décidâmes de partir explorer le plus vite possible ce territoire qui semblait presque vierge. Même si cette décision m'a obligé à renoncer à une vie plus confortable, avec le recul que je peux prendre aujourd'hui; je réalise que c'est probablement l'un des meilleurs choix que j'ai fait dans ma vie entière.

Même si les conditions de vie pouvaient être difficiles et qu'il m'arrivait parfois d'avoir le mal du pays, ma nouvelle mission de coureur des bois me réjouissait et Renaud et moi prîmes rapidement la direction de l'Ouest. Nous marchâmes dans une forêt dense et obscure durant des jours entiers. Nous progressions lentement dans ces bois, jusqu'à ce que nous arrivions à un village Algonquin. Ils nous accueillirent à bras ouverts, nous enseignant tantôt leur langage, tantôt leurs coutumes. L'automne avec eux fut incroyable : ils nous montrèrent les merveilles de leur nature. Mes sens étaient sans cesse sollicités, entre les feuilles orangées des arbres et l'odeur rassurante des peaux de bêtes. Le souvenir que j'en garde est agréable, bien que dépaysant.

Changement de cap

Renoncer à mes habitudes de vie fut difficile mais enrichissant.

Les colons avec qui j'avais pu échanger m'avaient prévenu : l'hiver en Nouvelle-France était d'une rudesse innommable. Je fis moi-même rapidement le constat. En effet, dès la fin du mois d'octobre, à ma plus grande surprise, la température se refroidit brusquement, et, pour la première fois de ma vie, je vis de la neige. J'étais émerveillé par cette épaisse couche d'une blancheur immaculée qui, soudainement, tapissait le sol. Les premiers jours de ce premier hiver furent mémorables et j'avais l'impression d'être redevenu un enfant, mais cette effervescence s'estompa et laissa place à un sentiment des plus désagréables. Ce froid, auquel je n'étais pas habitué me transperçait, et un jour, alors que j'accompagnais les Hommes de la tribu à la chasse, je remarquais que l'extrémité de mes doigts et de mes orteils était désormais engourdie. Le temps d'arriver au campement, ils étaient d'une affreuse couleur violacée, tirant presque sur le noir. La douleur était insoutenable, et j'eus la frayeur de ne jamais pouvoir recouvrer l'usage de mes membres. Heureusement, le chef m'accompagna rapidement voir le chaman qui me concocta un remède à la couleur douteuse mais qui fut des plus efficace. Cette expérience me fit néanmoins prendre conscience du danger que représentait l'hiver dans la contrée du Canada : même muni de chaudes fourrures, le froid finissait souvent par nous vaincre. Mais l'épisode des engelures fut loin d'être le plus difficile à traverser durant l'hiver 1647.

En effet, les Canadiens-français qui vivaient en Nouvelle-France nous avaient prévenus du risque que nous encourrions dus aux maladies que nous pouvions contracter : scorbut et typhus pouvaient menacer notre vie à tout moment. Malheureusement, mon cas ne fit pas exception, et dès le début des premières périodes de gel, j'attrapais une maladie violente qui me terrassait. Durant des jours entiers, mon corps fut secoué de quintes abominables et de tremblements causés par une fièvre démesurée. Le chaman prit soin de moi durant toute cette période, et grâce à ses différentes concoctions, je finis, presque par magie, à me rétablir. S'il y a bien une chose que j'ai comprise, c'est que les peuples locaux sont bien chaleureux, mais surtout qu'ils sont toujours prêts à aider leur prochain. C'est une de leurs valeurs qui m'a inspiré le plus durant toutes ces années, et j'espère qu'elle t'inspirera tout autant.

L'hiver fut donc une immense épreuve pour moi, mais je réussis à m'en sortir indemne, et la vie reprit son cours normal dès la fin du mois de février. Je continuai donc d'accompagner les Hommes de la tribu à la chasse, et eu le bonheur de voir des espèces que je n'avais jamais vues en Europe. Je continuai de faire quelques allers-retours avec Renaud à Québec dans le but d'acquérir diverses pièces de métal pour les échanger contre des peaux de bêtes. Une vie comme celle-ci me plaisait beaucoup, et je me félicitais d'avoir pris mon courage à deux mains pour venir m'installer en territoire inconnu.

Changement de cap

Nous avons eu la chance de passer presqu'une année entière avec cette tribu algonquine, ce qui m'a permis d'apprendre quelques mots dans la langue des natifs, et de pouvoir communiquer avec eux. À la fin de l'été 1648, Renaud et moi décidâmes de retourner au bercail, à Québec. En quittant les Algonquins, je réalisais que j'avais eu la chance de vivre quelque chose de formidable. Finalement, les péripéties que j'avais vécues pendant cette immersion, même si elles s'étaient avérées parfois dangereuses, m'avaient surtout permis de rencontrer des personnes formidables et bienveillantes et de m'ouvrir à des habitudes de vie différentes mais riches en expérience. Je savais que cette séparation me ferait souffrir, mais voilà les aléas de la vie des coureurs des bois : il faut sans cesse explorer pour rencontrer de nouvelles tribus. En arrivant à Québec, nous retournâmes à l'immense bâtisse qui nous avait accueillies à notre arrivée : Renaud et moi savions que nous pourrions y loger en attendant de retourner à notre exploration. Nous y logeâmes donc quelques jours, et nous y retrouvâmes d'autres coureurs des bois de passages. Un soir frais de septembre, le capitaine Grimaud nous annonça que le dernier bateau de l'année 1648 venait d'accoster et qu'une petite fête d'accueil avait lieu le soir même. Nous décidâmes donc d'y prendre part, mais je ne me doutais pas que cette fête changerait le cours de ma vie.

Tout comme cela s'était passé pour nous, un peu plus d'un an auparavant, on nous présenta les nouveaux venus sur ce territoire vierge de toute civilisation européenne. Le capitaine Grimaud nous présenta donc plusieurs familles, dont l'une portait le nom de Poulin. Monsieur et Madame Poulin avaient plusieurs enfants et semblaient, à en juger par leurs tenues, avoir une situation financière confortable. J'aperçus alors, cachée derrière ses parents, leur fille aînée. Elle était d'une beauté éblouissante : son visage doux et fin était encadré par quelques longues mèches blondes, sortant de son chignon, me laissant deviner une chevelure rebelle. Son regard, d'un bleu profond, me transperça à l'instant où il croisa le mien. Dans ma vie, j'avais vu de nombreuses femmes, toutes plus belles les unes que les autres, mais celle-ci était différente et magnifique. Le regard que j'ai posé à ce moment-là sur cette jeune fille, est encore, à ce jour, la meilleure action que j'ai jamais fait de ma vie. Elle m'a mené vers tant de belles choses, que je ne regretterais pour rien au monde.

Au cours de la soirée, je pris mon courage à deux mains et décidai d'aller engager la conversation avec cette jeune fille. En discutant quelques minutes avec elle, je compris qu'elle était aussi originaire de Normandie, tout comme moi, et que son père tentait sa chance en Nouvelle-France en prenant la propriété de la seigneurie de Sainte-Anne-de-Beaupré. Elle s'appelait Marie Poulin. *Marie Poulin*.

Renaud et moi décidâmes de rester pour l'hiver et Noël à Québec, car se lancer à la recherche d'une nouvelle tribu avec laquelle échanger était risqué dans de telles conditions météorologiques. Entre le mois de septembre 1648 et le mois d'avril 1649, je décidais donc de fournir mon aide au comptoir de traite de Québec. Cet hiver-là fut aussi d'une rudesse inimaginable, mais, ayant survécu à mon premier hiver canadien, je fus moins pris de

Changement de cap

court par son intensité. La période durant laquelle je restais à Québec fus néanmoins très dure sur ma santé : le froid, le manque d'alimentation, les conditions pitoyables d'hygiène et l'humidité de mon petit logis endommagèrent grandement mes poumons : respirer me faisait souffrir le martyre. Cependant, mes jours sombres étaient sans cesse illuminés par la pensée de mademoiselle Poulin, mais je savais pertinemment que je n'avais pas les moyens d'offrir à ses parents une dot convenable pour pouvoir l'épouser.

Mon désir de m'unir à Marie était tel que je me résolus à prendre une décision : dans les prochaines années, il me fallait enchaîner mes explorations en tant que coureur des bois pour amasser une dot considérable. Ainsi, dès le mois de mai de l'année 1649, je pris avec Renaud la route du Nord-Ouest et nous joignirent pour une année entière à une tribu Attikamek très chaleureuse. Encore une fois, ils se montrèrent plus qu'affectueux avec nous, et nous partagèrent leur culture. Entre 1649 et 1652, j'effectuais donc trois missions avec des tribus différentes : des Attikameks, des Abénaquis puis des Hurons. Durant chacune de ces explorations éprouvantes, j'en apprenais un peu plus sur les locaux qui étaient eux-mêmes tous très différents les uns des autres. Dans chacune de ces quêtes, j'étais accompagné de Renaud, qui était à présent mon meilleur ami et mon confident. Nous avions survécu à tant de choses ensemble : une traversée de l'Atlantique, des attaques d'animaux sauvages, des engelures…

Mais au mois de février 1852, Renaud fut emporté par le scorbut. Nous avions réussi à y échapper durant toutes ces années, mais la fatigue, la malnutrition et le manque de soleil rendirent mon ami fragile. Je le voyais, de jour en jour, devenir d'une pâleur alarmante. Il ne pouvait presque plus manger aucun aliment consistent, car ses dents se déchaussaient au simple contact de ceux-ci. La toux secouait son corps devenu chétif. Le chaman du village Huron dans lequel nous résidions au moment de ce drame avait beau lui préparer des mélanges à base de racines qui aurait dû être efficaces, rien ne fonctionnait. Un matin, Renaud nous quitta donc. Avec l'aide du chef Huron, nous rendîmes un dernier hommage au brave homme qu'avait été Renaud. Secoué par cet événement, je pris la décision de retourner à Québec, parmi les miens, dès que la neige serait un peu moins épaisse. La perte d'un être cher, la mort : quels sentiments atroces. Si durs et accablants, ils nous enseignent cependant que chaque instant doit être chéri.

À mon retour dans la cité de Québec, je réalisais que ces années passées comme coureur des bois m'avaient permis certes, de m'enrichir culturellement, mais aussi matériellement. Peut-être pourrais-je désormais trouver un moyen pour obtenir la main de la belle Marie, celle qui occupait mes pensées depuis déjà 5 ans. Grâce à toutes ces missions, j'avais trouvé le moyen de conclure des contrats et des alliances avec les clans que j'avais côtoyés. J'en discutais avec le capitaine Grimaud qui me fit alors une alléchante proposition : le bon service que j'avais rendu pour la France en établissant des alliances économiques avec les clans me permettait de me

Changement de cap

faire offrir une parcelle de terre dans la seigneurie de Sainte-Anne-de-Beaupré. J'acceptais volontiers cette offre qui me rapprocherais de ma dulcinée.

Je m'installais donc, seul, sur cette concession, et entrepris d'y construire un petit logis grâce aux coupes d'arbres qui étaient sur mon terrain. Certes, ma nouvelle habitation n'était pas immense, mais je m'y sentais à l'aise. Une fois cette étape laborieuse achevée, il me fallait défricher ma concession, pour pouvoir l'exploiter. Mon printemps de l'année 1652 fut donc consacré à un travail long et laborieux, mais qui me permettait d'être auto-suffisant pour me nourrir. Lors de mon arrivée en Nouvelle-France je ne possédais ni argent ni renom, mais mes longues heures de labeur me permirent d'obtenir de la reconnaissance de la part de mes congénères : j'étais à présent considéré comme un des pères fondateurs de Sainte-Anne. C'est un honneur pour moi d'être aujourd'hui considéré comme tel, mais cette reconnaissance n'est pas l'unique aspect de ma vie qui me définit : je suis désormais un tout. Je suis un homme fiable, persévérant et laborieux mais aussi sensible et capable de tomber amoureux. Alors, une belle journée d'avril de 1653, je demandais aux Poulin la main de leur fille. Ma demande fut acceptée, à mon plus grand bonheur, et ce, grâce à ma nouvelle renommée et à la dot considérable que j'offrais à Monsieur Poulin. À partir de ce moment, je vis Marie de plus en plus régulièrement, et je la trouvais chaque jour de plus en plus belle et radieuse. Je découvrais de jour en jour une jeune femme attentionnée et chaleureuse. Nous étions éperdument amoureux l'un de l'autre.

Une journée glaciale de janvier 1654, mon rêve se réalisa. Marie et moi reçûmes le sacrement du mariage devant nos proches en l'église Notre-Dame-de-la-Paix à Québec. Nous étions désormais, à ma plus grande joie, unis devant Dieu : notre amour serait éternel. Marie vint s'installer avec moi à Sainte-Anne, et notre bonheur était tel que rien n'aurait pu nous faire déchanter. Dans la mer de joie dans laquelle nous nagions, notre seule tristesse était notre difficulté à assurer notre descendance.

Aujourd'hui, en ce 7 mars de l'année 1656, je peux dire que je suis désormais un homme comblé : la première génération de Mercier naissant en territoire canadien a vu le jour. Pascal Mercier, fils de Julien Mercier et de Marie Poulin est né.

Changement de cap

Nota Bene

Cette autobiographie est une autobiographie romancée. Elle traite d'un segment de la vie de Julien Mercier, qui est l'aïeul de ma grand-mère paternelle. (Ma grand-mère, Marie-Reine Mercier, était l'arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petite-fille de Julien Mercier). J'ai décidé d'écrire sur mon ancêtre puisqu'il est l'un des colons fondateurs de la Nouvelle-France et plus spécifiquement de Sainte-Anne-de-Beaupré. Il y a environ deux mois, un des cousins de mon père a retrouvé dans ses archives une généalogie des Merciers à partir du premier arrivé au Canada (Julien Mercier). Dans ce document, seul les lieux et dates de baptême, mariage et décès de Julien Mercier étaient indiqués, ce qui explique que certains faits (tels que sa première profession et l'origine de sa femme, Marie Poulin) ne soient pas exactes. J'ai décidé de les romancer mais surtout, j'ai écrit les faits antérieurement à mes découvertes.

Destinée noire

NOUVELLE GAGNANTE

*J'ai décidé, dans mon récit, de vous raconter un épisode marquant de la vie de mon père Abou D***,*

qui se déroula au courant de l'année 1994-1995, année où son père Moctar mourut alors qu'il ne l'avait pas revu depuis quatre ans. Cet épisode s'est déroulé dans un contexte assez particulier puisque mon père était immigré au Canada, à Montréal, pour étudier et trouver un travail afin de subvenir aux besoins de ses sœurs et de sa mère restées au village. Il dû endurer le quotidien et les difficultés auxquels de nombreux immigrés d'Afrique subsaharienne doivent faire face : le racisme comme héritage de la colonisation, l'islamophobie, les humiliations de l'exil, la situation économique précaire et le poids des espoirs de toute une famille qui compte sur vous pour les sortir de la misère. Mais parmi ses nombreux déboires, l'évènement tragique qui marqua mon père au cours de ces années de misère c'est la mort de son propre père qui entraina une série d'autres évènements malheureux. Un père qui l'avait toujours poussé à accomplir de grandes choses et à rejoindre « l'Eldorado occidental » pour échapper à la vie besogneuse qui l'attendait dans son pays. Dès son plus jeune âge, cette idée était ancrée dans son esprit : il était l'ainé et c'était son devoir de subvenir aux besoins de tous; il savait qu'un jour il devrait quitter son village, son pays, et son chez-lui, pour rejoindre les contrées froides d'Occident. Il faut savoir que le village d'Ourossogui, situé au nord du Sénégal et habité majoritairement par les haal pulaar, un peuple traditionnellement pasteur établi dans toute l'Afrique de l'Ouest, est encore fortement marqué par la colonisation, puisque la France et l'Occident plus largement, restent dans l'esprit des habitants un paradis où l'on est sûr de trouver la réussite matérielle. L'Occident représente pour cette population et représentait pour mon grand-père, le lieu où son fils pourrait échapper aux dures réalités africaines et trouver un mieux-être. Mais bien vite, l'image idyllique que mon père se faisait du continent blanc fut ternie par une réalité misérable et l'incapacité d'aller voir mon grand-père alors mourant. Cet épisode marqua un tournant dans sa vie puisqu'il transforma totalement sa perception de cet Occident qui lui apparaissait jusque-là idéal et qui représentait pour lui le lieu de toute réussite. Jusqu'à aujourd'hui mon père reste marqué par l'impuissance et le désespoir associés à ce décès. Ce sont donc surtout ses sœurs et ma mère qui m'ont donné les détails de cette histoire qui m'a touché et profondément émue. J'admire mon père et j'admire son parcours. Même si cela peut paraitre niais, il est à mes yeux l'une des personnes les plus fortes qu'il y ait sur cette Terre. J'ai donc fait le choix de vous raconter son histoire, ou du moins une bribe de sa vie… Je pense pouvoir vous livrer une version assez précise mais le temps n'épargne pas la mémoire et j'ai dû combler certains trous par mon imagination.

Destinée noire

Hiver 1994, quartier Papineau, alors que les agrégats de cristaux de glace déchiraient le ciel, Abou était assis à l'unique fenêtre de son studio, absorbé par le spectacle qui prenait place à l'extérieur et qui allait bientôt déposséder Montréal de ses couleurs automnales. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, la ville devenue blanche, d'un blanc pur, non pas celui qu'on retrouve sur le bitume en février, terni par le passage des véhicules. C'était le blanc des premières neiges de décembre. À travers sa vitre maintenant transformée en jardin de givre, Abou admirait, comme si c'était la première fois, l'hiver qui envahissait Montréal : les arbres, autrefois dénudés par le temps, étaient maintenant revêtus d'une robe de neige, les parcs et les rues désertées par l'astre du jour, abritaient la joie et l'innocence des gamins montréalais, fabricants de bonhommes de neige à leurs heures perdues. Puis la neige qui se faisait de plus en plus violente, fit fuir les hommes et les enfants. La ville était blanche, noyée dans les flocons, immobile et sans voix. Pas un bruit, pas un son ; toute vie éteinte. Montréal avait perdu ses couleurs. C'était l'hiver ! Ce tueur d'espoirs et de pauvres gens… Bientôt, Le spectacle se transforma en cauchemar, comme lorsque Abou avait vu l'hiver, ou plutôt la marée blanche, s'abattre sur la ville pour la première fois. Pour quelqu'un qui n'avait jamais vu la neige, l'hiver montréalais était particulièrement déstabilisant : perte de sens puis vague d'anxiété ; tout était sombre et froid. Mais ce soir-là, Abou revit dans le cauchemar, dans la neige luisante qui ensevelissait la métropole, le sable ardent de chez lui, de son petit village Haal Pulaar du nord du Sénégal. Son cœur se serra sous le souvenir d'Ourossogui et de ses plaines de sable sur lesquelles il courait, il y a bien longtemps, lui aussi innocent comme ces fabricants de bonhommes d'hiver... En cette nuit de décembre, la nostalgie le frappa puis l'assomma. Il revoyait son petit corps famélique jouer au football sous le soleil brulant d'Afrique, une pierre pour balle, et faute de nourriture, des rêves pour remplir son ventre.

À l'époque, avec toute la candeur qu'un enfant puisse avoir, Abou pensait faire carrière dans le football qui est un gagne-pain de choix et même l'issue de secours idéale pour les enfants du tiers monde. Mieux que notre globe terrestre, le ballon rond permet aux pays sous-développés d'arrêter un instant le regard fuyant de l'Occident, qui, d'ordinaire, préfère gloser sur les guerres, les famines et les ravages du sida en Afrique, contre lesquels ils ne seraient pas prêts à verser l'équivalent d'un budget de championnat. Mais Abou, lui, du haut de ses 8 ans, ne pensait qu'à gagner assez d'argent pour aider sa famille et son village. C'était son unique but. Torturé par des souvenirs trop douloureux, trop vivants, il se retira brusquement du spectacle hivernal. Trop d'images lui vinrent en tête, il étouffait. Il déplia son vieux canapé-lit, qui en journée lui servait de fauteuil et la nuit de lit, et s'allongea. Alors qu'il commençait à s'abandonner au sommeil, un frisson parcouru son corps, puis ce fut le vide total.

Destinée noire

À 6 468 kilomètres, son père souffrant l'appelait désespérément, en murmurant puis en hurlant : « Abou où es-tu mon fils ? ». La fille de Moctar, Raby, alarmée par les cris de son père, lui apporta un peu d'eau, et lui répondit d'une voix se voulant réconfortante « Abou va revenir, Abou va revenir, il sera là *baaba* ». « Tu en es sûre ? Abou sera là ? » répondit son père Moctar, toujours inquiet. Quatre ans qu'il n'avait pas revu le visage de son fils ainé, quatre ans qu'il s'endormait chaque jour, le cœur lourd, appelant son garçon et suppliant Allah de prendre soin de son fils, trop loin pour qu'il puisse veiller sur lui par lui-même. Lorsque son vieux père se rendormit enfin, Raby enfila son foulard, prit son chapelet et pria Dieu d'épargner son père, son *baaba* et de lui pardonner ses mensonges. Abou ne reviendrait pas. Comment est-ce qu'il pourrait ? Par peur de l'inquiéter mais aussi car elles refusaient d'accepter qu'il les quitterait bientôt, ses sœurs lui avaient dit que leur père avait seulement contracté un rhume inoffensif, rien de grave. Mais même si Abou était conscient de la gravité de la situation, avec quel argent payerait-il son billet d'avion ? Il peinait déjà à payer son loyer de trois cents dollars et à envoyer un peu d'argent à ses sœurs pour qu'elles puissent manger convenablement… C'était la misère… Mais rien de nouveau, ça avait toujours été la misère chez lui. Après avoir fini sa prière, Raby retourna vérifier l'état de son père, il lui parut si paisible dans son sommeil, si calme… La jeune fille rassurée retourna se coucher sur son matelas. Allah l'avait peut-être entendu, son père allait peut-être vivre…

Cette nuit-là Moctar D***, père de six enfants : Kardiatou, Djary, Kollei, Raby, Ddjibril et Abou, mourut seul, persuadé qu'il allait revoir son garçon.

C'est Coumba, sa femme, qui découvrit son corps sans vie, vers cinq heures du matin alors qu'elle venait de se lever pour faire la prière du *fadjr*, celle d'avant l'aube, avant que la lumière se lève sur Ourossogui et embrase les cœurs de ses habitants désireux de vivre. Toutefois, ce jour-là, même l'ardeur du Soleil ouest-africain, ne suffit pas à éveiller leurs cœurs et à embaumer leurs esprits. La mort avait frappé et c'était tout le village qui était endeuillé. Pourtant, Moctar n'avait pas grandi au village mais à Kaolack, dans la région du Sine Saloum. C'est seulement après la Deuxième guerre mondiale qu'il rejoignait la région du Fouta-Toro, là où se trouve le village d'Ourossogui. En effet, avant son arrivée, il se cacha pendant plusieurs dizaines d'années dans la forêt dense de la Casamance pour échapper aux colonisateurs français venus recruter des milliers de tirailleurs sénégalais afin de les amener à la guerre. D'ailleurs, son grand-frère Iba, mourut injustement le premier décembre 1944 lors du massacre de Thiaroye : drame au cours duquel des dizaines de tirailleurs sénégalais qui réclamaient le paiement de leurs soldes ont été massacrés par l'armée française dans le camp de Thiaroye, près de Dakar. Mais ce n'est pas tant la revendication de quelques milliers de francs que la puissance coloniale choisit

Destinée noire

de mater ce jour-là, mais bien les aspirations à l'égalité et à la liberté qui commençaient à émerger après la guerre. Après cet évènement tragique, Moctar partit vivre à Ourossogui. Il s'impliqua alors dans l'action sociale du village et peu à peu il devint un pilier de celui-ci. Tout le monde l'admirait et souhaitait le côtoyer pour sa sagesse et sa culture : il était lettré en arabe et maitrisait quatre langues : le français, le wolof, le pulaar et le sérère. Il était en quelque sorte le conseiller du village, celui à qui on vient raconter ses misères dans l'espoir qu'il puisse nous éclairer. Mais c'est surtout pour sa gentillesse que les habitants d'Ourossogui cherchaient tant à le fréquenter. Il était connu pour être celui qui ramenait toujours à l'heure du diner une nouvelle personne croisée sur sa route : des Haoussas du Niger et du Nigéria, des peuls bergers qui se promenaient avec leurs moutons, des mauritaniens, et plus simplement toute personne, tout étranger qu'il rencontrait sur son chemin et avec qui il causait. Moctar D*** était donc adoré de tous et sa mort toucha chaque peul du village d'Ourossogui et des alentours. De l'autre côté de l'Atlantique, vers minuit, heure de Montréal, Abou reçut un appel : *baaba* n'était plus de ce monde. Son corps allait être lavé, la tête dirigée vers la Mecque avant d'être enveloppé dans un linceul blanc. Ensuite, dans les vingt-quatre heures à venir, ils allaient l'ensevelir à même la terre, étendre son corps sur le côté droit, encore une fois face à la Mecque, parmi ses frères musulmans. C'est seulement une fois cela réalisé que Moctar pourrait se diriger vers la troisième demeure, le Barzakh, en attendant le jour de la Résurrection. En apprenant la nouvelle, le souffle d'Abou se coupa. Il échappa le téléphone et murmura d'une voix tremblante « *Baaba* ». Ils avaient vécu tant de choses ensemble, et voilà que maintenant il le quittait. Ils avaient partagé le pain, le riz, l'eau, les soucis, les drames, ainsi que tant de projets et tant d'espoirs. Tant de choses qu'Abou aurait voulu revivre et repartager avec son bon père. Mais ce jour-là, tout s'arrêta. Il voudrait se souvenir de lui, continuer de travailler à tout ce qu'il attendait, à tout ce qu'il espérait. Mais comme un mur, désormais, la mort les séparait. La mort tombe dans la vie comme une pierre dans un étang : d'abord, éclaboussures, affolements dans les buissons, battements d'ailes et fuites en tous sens. Ensuite, grands cercles sur l'eau, de plus en plus larges et enfin le calme à nouveau, mais ce n'est plus le même silence qu'avant : un silence assourdissant. Abou était anéanti. De l'autre côté du fil, sa mère pleurait en appelant le nom de son fils, qui transpercé de douleur, avait lâché le téléphone. Cette nuit-là, alors que l'hiver frappait et que les familles montréalaises s'étaient endormies paisiblement après avoir partagé un chocolat chaud réconfortant, Abou haïssait et méprisait le destin. Il abhorrait cette destinée, qui lui avait arraché son père, et qui l'avait fait impuissant face à la maladie puisque sans accès à des soins médicaux convenables. Il n'avait pas d'argent et dans ces pays où les infrastructures médicales sont fragiles et même presque inexistantes, surtout dans des coins reculés tels qu'Ourossogui, on laisse mourir les miséreux. Mais alors qu'Abou se laissait aller à la haine, le souvenir de sa mère le rattrapa et bientôt une seule idée envahit son esprit : il devait aider sa *neene*, sa mère. Celle-ci avait déjà perdu au cours des deux mois précédents son frère ainé Daouda

ainsi que sa grande sœur Aissata. Deux personnes avec qui elle avait toujours partagé son quotidien, et ce, même dans la vieillesse… Sa mère étant très fragile et instable mentalement, Abou redoutait les décisions qu'elle pourrait prendre dans ces conditions. Il savait qu'il devait l'aider mais la seule chose qu'il pouvait faire à distance, c'était de trouver de l'argent et lui envoyer au plus vite. À ce moment précis, c'est tout ce qui importait.

Le lendemain, afin d'oublier sa souffrance et de ne pas repenser au visage de son père, il se mit à la recherche d'un nouvel emploi qui lui rapporterait plus que son travail de plongeur dans un restaurant du Plateau Mont-royal. Comme il venait tout juste de terminer son baccalauréat en génie électrique, quelques jours avant le décès de son père, Abou rechercha un poste d'ingénieur. Mais en un mois il n'avait obtenu aucun résultat. Rien que son nom était un obstacle : il sonne beaucoup trop africain pour les employeurs. Aucun chef d'entreprise ne peut mettre à risque son gagne-pain en engageant un noir. Mais après trois jours de recherches vaines, il tomba sur un article du journal de La Presse qui indiquait que C***, un fabricant d'équipements électroniques pour l'industrie de l'aviation et de l'automobile situé à Sherbrooke, était à la recherche d'ingénieurs. Puis il quitta Montréal et laissa derrière lui son studio miteux de cinq mètres carrés du quartier Papineau. Il emménagea dans un appartement situé à deux kilomètres du carrefour de l'Estrie à Sherbrooke et commença à travailler. Mais dans un milieu principalement québécois, bien loin de Montréal, la métropole cosmopolite, il devait endurer les regards pesants sur sa couleur de peau et les remarques racistes : « Sale singe retourne dans ta brousse et fous nous la paix ! », ou encore « Retourne dans ton pays, sale immigré ». Mais au-delà de ces propos haineux, il subissait aussi le racisme ordinaire, subtil et insidieux qui vous rappelle bien que le regard que pose les gens sur vous sera toujours déterminé par votre couleur de peau. Le racisme ordinaire, ce sont toutes ces petites phrases empreintes de préjugés que l'on entend de manière quotidienne mais contre lesquelles on a n'a pas de recours légal, malgré le fait qu'elles soient vécues comme des agressions. Six mois plus tard, alors qu'il avait enfoui au plus profond de son être, le souvenir de son père, Abou rêva de lui. Moctar lui apparut profondément déçu de sa situation. Il lui reprocha de ne pas assez aider sa mère et de s'abaisser face à des gens qui ne le respectaient même pas. Abou quitta donc son travail et retourna à Montréal, à la recherche d'un meilleur emploi. Seulement, quelques jours après, il était sélectionné pour un poste d'ingénieur à S***. Il gravit les échelons en très peu de temps grâce à son travail acharné et volontaire.

Mais alors que les choses commençaient à aller mieux pour lui, le drame arriva et cette fois-ci, il crut ne jamais s'en remettre. Coumba, tombée en dépression après la mort de son mari, de son frère et de sa sœur, dans un

un excès de désespoir, maria sa fille de 14 ans, Raby, alors qu'elle s'était toujours opposée à cette idée qui lui apparaissait barbare. Suite au décès de ces trois êtres chers qui l'avaient laissé au seuil de l'anéantissement, elle était persuadée que tout le monde allait mourir autour d'elle et qu'il ne resterait plus personne. N'ayant pas accès à une aide psychologique, elle céda à son atavisme, et crut que la seule façon de sauver son enfant était d'obéir aux traditions et de l'offrir en mariage. Toute sa vie, son mari et elle, avaient lutté pour leurs filles, mais le désespoir et la souffrance vous transforment. Ils vous arrachent à vous-même et à ce en quoi vous avez toujours cru. Le problème dans des villages tels qu'Ourossogui, où la pauvreté est reine, c'est que les gens souffrent trop, contrairement à ce que pense l'occidental naïf, persuadé que l'africain est « heureux » dans sa misère et dans le peu de choses qu'il possède. Il y a tellement de douleur, de drames et de pertes que les gens perdent leur empathie pour se protéger. Coumba a été broyée par la réalité misérable des habitants du continent noir. Continent lui-même broyé depuis le début de la Traite négrière au XVe siècle jusqu'aux récents désordres et violences sociopolitiques qui s'y sont abattus. L'Afrique noire est restée constamment l'un des grands podiums sur lequel se joue le *theatrum mundi* de la souffrance. Le continent souffre d'une crise globale et très profonde qui a ses racines dans sa dépendance vis-à-vis des puissances occidentales qui continuent d'utiliser les Africains eux-mêmes pour les assujettir davantage. C'est un théâtre sans fin dont Coumba, comme des millions d'africains, sont les victimes.

Cet hiver 1994, lorsque Moctar mourut parce qu'il n'avait accès à aucun soin, parce qu'il était trop pauvre et parce qu'il était africain, Coumba mourait avec lui et condamnait sa fille dans le même temps. Abou lui-même, avait toujours lutter pour protéger sa sœur de ces traditions injustes. Mais n'étant plus au village depuis quatre ans, il n'avait plus aucun pouvoir sur les choix faits par sa mère.

Quelques jours après l'annonce du mariage, c'était la nuit de noces. Le lendemain, on nettoyait le drap taché du sang virginal de la petite Raby.

Je ne peux pas écrire davantage… Rien que la pensée de cet évènement m'horrifie.

Raby eut une petite fille à 15 ans : Fatimata Sall. Elle était atteinte d'une déficience mentale. Considérée comme une folle, tout le monde la rejeta, y compris sa mère qui voyait en cette enfant le visage de l'homme qui lui avait arraché son âme. Raby tomba à son tour en dépression, comme sa propre mère Coumba.

Destinée noire

À partir de ce jour-là, je pense que mon père arrêta tout simplement de ressentir. Son corps, lui, souffrait : une gorge constamment nouée, un ventre constamment aspiré et un cœur constamment broyé. Mais il ne devait pas penser, il ne voulait pas penser. Il est difficile pour moi, en étant sa fille, de comprendre exactement ce qu'il a ressenti lors de cette période. Mon père, Abou, reste souvent fermé, il se préserve en gardant un mur entre lui et les autres, et ce même avec ses enfants. Ma mère me dit qu'il n'a jamais été le même après avoir appris ce qui avait été fait à sa petite sœur. Il ne pensait plus qu'à amasser de l'argent, à se déchirer au travail pour pouvoir envoyer toujours plus d'argent au village. C'était tout ce qui importait pour lui. Même après avoir eu mes frères et moi-même, il s'absenta pendant des mois et des mois, parce qu'il enchainait les voyages et les rencontres avec les clients. En y repensant, je crois que toutes ces années, où il se noyait dans le travail, il cherchait à fuir sa réalité et à fuir ses souvenirs : son enfance marquée par la famine, le décès et la déchéance de tous ceux qu'il aimait, le racisme, la haine et la solitude de l'exilé. Mon père fuyait. Mais je me rappelle, plus jeune, avoir aperçu une fois, un éclair de douleur passer dans son regard. Tous ses souvenirs ressortirent d'un coup, le temps d'une seconde, avant que mon père les ravale et les enfouisse au fond de son être. Mais pendant ce court instant, j'ai pu découvrir qui il était. Et moi, la petite fille que j'étais, fut drôlement contente d'avoir vu son père, au-delà de sa carapace et du mur qu'il avait installé entre nous. Pendant une seconde, j'ai pu le voir dans son entièreté, puis plus jamais…

Jean Delzanno

À mon arrière-grand-père

Saint-Étienne, 29 avril 1916. Un ciel dégagé surmonté d'un grand soleil illuminait la ville, faisant presque oublier l'horreur qui avait eu lieu à quelques kilomètres. Mes premiers cris sortent de ma bouche, des cris qui signent le commencement d'une grande aventure. L'aventure de ma vie.

Très vite, je voulus m'évader de chez moi, commencer mon histoire. À 16 ans, je partais pour Paris, faire des études d'ingénieur des travaux publics. Je sortis de l'école en 1936, à l'âge de 21 ans, j'étais alors le plus jeune diplômé que l'université ait connu. J'enchainai avec mon service militaire, à Metz dans le génie, avec pour matricule le 40664. Alors que j'avais déjà fait 18 mois de service, attendant inlassablement que les six suivants arrivent, et commençant à m'imaginer rénover ma ville, le sentiment que tout ne serait pas aussi simple commença à m'envahir. Le bruit couru dans les rangs que la guerre qui commençait à ravager l'Europe n'épargnerait pas la France.

Et ce qui devait arriver arriva.

Le 3 septembre 1939, je suis sur le point de finir mon service militaire quand je suis envoyé sur la ligne Maginot, défendre les lignes françaises. Ces lignes nous semblent infranchissables, aussi infranchissables qu'une falaise se dressant devant une fourmi. Mais le problème est, que quand vous dressez un obstacle devant une fourmi, la fourmi contourne l'obstacle. Et tels des fourmis, les Allemands nous contournent. Après, tout va très vite, comme un feu de forêt, qui se propage, qui se propage, mais que l'on n'arrive pas à stopper. Alors que je suis le rythme effréné de la guerre, soudain, tout s'arrête.

Le 19 juin 1940, à Metz, je suis fait prisonnier. Pour être honnête, ce n'était pas de cette façon que j'imaginais finir mon service militaire, et quitter cette ville. Avec mes camarades, nous savions que les prisonniers français, étaient envoyés en Allemagne. Mais ce que nous ignorions, c'était la façon d'y aller, ce que nous n'allions pas tarder à découvrir. Il faut croire que les Allemands avaient déjà une conscience écologique. 723 kilomètres par la seule force de nos jambes ! De Metz à Hambourg, où nous attendait un camp disciplinaire. Et alors que je pensais que le plus dur est derrière moi, ce qui m'attendait me marquera à jamais.

Jean Delzanno

Arrivés au camp, nous supportons des conditions horribles, et qui empirent de jour en jour. Les Allemands nous réveillent à n'importe quelle heure pour faire des marches dans le but de nous détruire psychologiquement et physiquement, des marches qui nous semblent infinies, où nous luttons pour chaque pas. Chaque souffle nous semble à chaque fois plus dur.

Pour nous nourrir, nous faisons comme nous pouvons. La nourriture dans le camp est comme inexistante. Mais à chaque problème, nous avons une solution. Notre solution : aller chercher derrière les barbelés des restes d'épluchures que les Allemands jettent. Nous en faisons des soupes.

Puis un jour, la nouvelle tombe. Un ami, médecin du camp, m'annonce que j'ai le scorbut, la tristement célèbre maladie des navigateurs. Une seule solution pour guérir : garder une gousse d'ail, envoyée par ma famille, dans la bouche toute la journée, durant des semaines. Et finalement, au bout de quelques semaines, je guéris.

Le camp me permit de faire de belles rencontres, telle celle de Michel Caillo, neveu du Général Charles de Gaulle. Dans le camp une grande partie des prisonniers n'était allée que très peu à l'école, ou il y avait longtemps. Je me mis donc à donner des cours. Ces moments me permirent de faire évader mon esprit, et de donner espoir aux plus jeunes. Lorsque tout serait fini, ils pourraient reprendre la vie qu'ils avaient mise de côté, reprendre leurs études, et passer le fameux bac..

Un an.

Cela faisait un an que j'étais retenu dans ce camp. Autant dire une éternité. La France avait perdu depuis un moment, mais toujours aucun rapatriement pour nous. Il me restait alors deux choix : continuer à vivre dans ces conditions, et prier tous les soirs pour qu'il y ait un lendemain, ou m'évader ! Autant dire que le choix avait été vite fait.

Il m'était tout de suite paru évident que, pour m'évader, je devrais me débrouiller seul, ou du moins ne pas attendre d'aide extérieure.

Cependant, je n'étais pas le seul dans le camp à avoir de tels projets. Et, très vite, un groupe s'était formé. Le plan pouvait commencer.

Jean Delzanno

Avec des amis, nous avions remarqué qu'une élite pouvait sortir grâce à un document délivré par le chef du camp SS. Un document sur lequel une marque d'un tampon, bien visible apparaissait : le tampon personnel du chef du camp. Si nous voulions nous enfuir grâce à ce document, nous n'avions pas d'autre choix que de le voler.

Un jour, comme ça, comme poussés par un instinct, nous avions décidé de passer à l'attaque. Alors que le bureau du directeur était vide, deux de mes camarades allèrent distraire les gardes. Pendant ce temps, un ami et moi rentrions dans le bureau pour y voler les quatre fameux documents tant convoités, et le sacro-saint tampon du directeur. Nous entrâmes dans la pièce, la tension était palpable, le temps s'était comme arrêté pendant un instant, nous n'y croyions pas, c'était surréaliste d'être dans cette pièce. Et puis là, comme un éclair qui nous frappe, nous reprîmes nos esprits, nous nous précipitâmes sur le bureau du directeur pour voler la clef, qui nous faisait sortir de l'enfer. Une fois sortis le reste fut, pour nous, un jeu d'enfant : remplir les documents, les tamponner et le tour était joué.

Nous nous présentâmes à la sortie du camp. Les soldats inspectèrent nos documents pendant quelques minutes, puis vint le mot libérateur : « alles ist in Ordnung ». Tout est en ordre. Et voilà, le 15 aout 1941, nous étions libres ! Mais, au moment où le camp était derrière nous, je me rendis compte que le plus dur lorsque l'on s'évade, ce n'est pas de s'évader, c'est de laisser ses camarades derrière les barbelés. À ce moment-là, je me jurai de les aider, une fois rentré en France.

Mais l'heure n'était pas aux remords, nous étions toujours en Allemagne, et loin d'être sortis d'affaire. Alors, nous nous sommes séparés chacun de notre côté, pour augmenter nos chances de réussite. Pour ma part, je devais rentrer à Saint-Étienne, je me suis alors rendu à la gare de Hambourg, pour prendre le premier train qui partait pour ma ville. Une fois dans le train je commençais à souffler, à me reposer, et à redécouvrir le sommeil. Mais ce n'étais pas le moment de baisser ma garde. Quand j'arrivai à la gare de Saint-Étienne, deux soldats allemands me prirent et m'emmenèrent dans un bureau, où ils m'interrogèrent, et vérifièrent mes papiers. Les soldats me posèrent un tas de questions auxquelles je répondis, sûr de moi. Et alors qu'un blanc s'installait, je me permis de dire « Vous voyez bien que tous mes papiers sont en règle, ça ne sert à rien de me retenir plus longtemps. » Ce à quoi l'Allemand me répondit : « on va s'arrêter là, je pourrais faire des recherches approfondies, mais vous avez le bénéfice du doute. » Je sortis du bureau, puis de la gare, et m'y voilà… enfin ! J'étais enfin à Saint-Étienne, pour de bon.

Jean Delzanno

Une fois à Saint-Etienne, je repris l'entreprise de mon père, qui était décédé. Je cherchais comment je pouvais aider mes camarades, toujours entourés de barbelés. En même temps, je devais m'occuper de cette nouvelle entreprise qui entrait dans ma vie. Cette entreprise fabriquait entre autres, des boites de conserve. Un jour, je vis sur mon bureau, une commande de conserves pour Casino, et, comme une ampoule qui s'allume, l'idée me vint.

Je devais créer des boites de conserve à double fond, dans lesquelles il y aurait des faux papiers préremplis. Je les enverrais à mes camarades de camp. Au même moment, ce que j'ignorais encore, c'est que je venais de créer le MRPDG (Mouvement de Résistance des Prisonniers de Guerre et Déportés). C'était l'une des premières organisations de résistance à but humanitaire de France, qui ferait évader le plus de prisonniers français.

Mais je n'y serais jamais arrivé seul. J'avais repris contact peu avant avec deux des amis avec lesquels je m'étais évadé, Michel Caillo et Maurice Allard. C'est avec eux que je commençai à envoyer mes conserves. Envoyer de faux papier était une chose, mais je savais que je pouvais faire plus. Je me mis donc à cacher, dans mon grenier, des Juifs, des évadés, et des résistants, qui étaient recherchés par les Allemands et la police.

Un soir, alors qu'était hébergé, dans mon grenier, le neveu du Général De Gaulle, recherché de partout par la police et l'armée allemande, on sonna à la porte. Je regardais alors par la fenêtre, c'était la Gestapo, la police allemande.

Immédiatement, l'atmosphère devint pesante. Nous nous précipitâmes pour tout cacher.

J'ouvris la porte et d'une voix ferme je demandai quel était le problème. L'Allemand me répondit : « Vous êtes bien Jean Delzanno ?

Je lui répondis que oui. Les deux Allemands se regardèrent et l'un d'eux me dit :
« C'est l'extinction des feux, on a vu une lumière chez vous, il faut l'éteindre. »
Ouf ! Je m'excusai, et ils repartirent !

Jean Delzanno

Je fis cela jusqu'à la libération du département de la Loire.

Après la guerre, je pus reprendre une vie calme. Enfin, pour un moment, car avec l'arrivée de mon troisième enfant en 1945, et des cinq qui suivirent, ma vie n'aura jamais été calme. Mais qui rêve d'une vie calme, après tout !

Ces faits d'armes me valurent plusieurs distinctions : la Légion d'Honneur, la Croix du Combattant, ou encore les Palmes Académiques.

Je m'éteignis le 25 octobre 2011 à l'âge de 95 ans.

Jean et sa fuite de Smyrne

Smyrne, berceau de légendes grecques, autrefois reconnue pour son prestige, qui s'était jusqu'alors toujours relevée après de tragiques barbaries ou de dramatiques évènements, s'effondrait sous mes yeux. C'est ce 13 septembre 1922 que je compris que rien ne serait plus comme avant.

Une épaisse fumée noire apparut en après-midi dans le ciel. Je demandais à mon père Thomas d'où elle provenait. En l'absence de réponse de sa part, je devinais que ce n'était pas un bon présage. Mon petit frère Édouard, pourtant âgé de trois ans de moins que moi, avait lui aussi compris. Mon père nous dit de préparer nos affaires et que nous partirions très bientôt…

Le cœur déchiré je dus choisir ce que j'emmènerais avec moi. Je ne réalisais pourtant pas encore ce qui était en train de se passer. Nous partîmes le jour suivant. Nous quittâmes la maison et nous rendîmes au port. Quel ne fut pas mon effroi en constatant l'horreur de la ville à l'extérieur. Les rues étaient jonchées de débris de maisons et de corps massacrés d'hommes, de femmes et d'enfants témoignant de l'horreur de la situation. De nombreuses têtes étaient détachées de leur corps et des sabres étaient abandonnés, probablement les armes de nombreux crimes. La mort semée par les Turcs était effroyable et se lisait sur les visages de leurs victimes. Au loin, on pouvait entendre de très fortes explosions. L'odeur de brûlé avait envahi la ville entière. L'air était très sec. Accostés au port, de nombreux bateaux attendaient. Certains étaient militaires et d'autres étaient de plus modestes embarcations. Des drapeaux de nombreux pays comme la France, l'Italie, le Royaume-Uni ou encore les États-Unis flottaient en haut de ces navires. Mon père m'avait dit que nous pourrions prendre un bateau français mais ne m'avait pas expliqué pourquoi.

Je me souviens de ma mère, qui, affolée, repartit en courant à la maison chercher un objet qu'elle avait oublié. Je lui en voulus à ce moment-là. Elle nous avait peut-être fait perdre un temps précieux. Elle revint toujours en courant et essoufflée. Nous arrivâmes au port et embarquèrent dans un bateau français déjà rempli de gens qui, comme nous, fuyaient la ville. Le massacre avait continué dans l'eau et des corps inertes flottaient à la surface. Des hommes turcs, visiblement encore insatisfaits de l'incendie qu'ils avaient provoqué, vinrent jeter du kérosène sur le bateau sur lequel nous nous trouvions pour essayer de nous brûler. En réaction, le bateau s'éloigna du rivage et entama son périple. Autour, je voyais des gens se noyant dans la mer supplier un accès à des embarcations déjà bondées. Nombreux étaient ceux qui prétendaient avoir une nationalité européenne ou américaine pour pouvoir être accepté à bord d'un navire. J'étais horrifié de voir mourir tous ces gens autour de moi, de voir ces hommes violents qui voulaient détruire ma ville et brûler ses habitants.

Le bateau s'éloignait de la côte et je voyais se jouer devant moi un macabre spectacle dont je ne pouvais être que le spectateur. Je voyais le théâtre dans lequel nous allions encore il y a quelques mois, presque entièrement consumé. De nombreux bâtiments s'effondraient et je pensais au terrible sort des gens qui n'avaient pas pu

Jean et sa fuite de Smyrne

quitter la ville comme moi. Des milliers de familles attendaient désespérément, entassées sur le quai, qu'un bateau veuille bien les prendre à son bord, en vain. Les cris implorant de l'aide me transperçaient les tympans. Je ne le savais pas encore mais c'était la dernière fois que je voyais Smyrne.

J'eus droit enfin à quelques minutes de tranquillité. Je repensais à tout ce qu'il venait de se passer. Tout s'était déroulé si vite. Je n'avais pu dire au revoir à personne et je ne savais pas ce qui allait m'arriver ensuite. Ma vie avait été bouleversée en un temps que je trouvais record. Pourquoi avait-on incendié ma ville ? Quelle cruauté fallait-il à des hommes pour oser massacrer toutes ces familles ? Qu'allais-je devenir désormais ? Retrouverais -je un jour ma vie d'avant ?

Le nom du bateau sur lequel je me trouvais était le Jean Bart. C'était un bateau militaire français. Je connaissais le personnage historique à l'origine de ce nom qui était un célèbre navigateur. Je partageais d'ailleurs mon prénom avec lui. Je m'imaginais être comme lui, partant à la découverte de nouvelles terres. C'était un moyen pour moi d'échapper à la terrible réalité de ce que je venais de vivre.

Deux mois. Ce fut le temps que je passais sur le Jean Bart. Ce temps me permit de réaliser la situation dans laquelle j'étais. J'allais arriver dans un nouveau pays, une nouvelle ville et je ne savais pas ce qui se passait à Smyrne. Ce pays allait être la France et plus précisément la ville de Marseille, m'avait dit mon père.

Au cours de ce voyage, mon cœur déjà déchiré par mon départ se brisa irréversiblement. Ma mère nous quitta pour rejoindre le ciel. Nous la trouvâmes inanimée un matin et ne sûmes jamais pourquoi elle était partie. Mon frère, mon père et moi-même pleurèrent toutes les larmes qu'il nous restait. Tout mon monde s'écroulait. Nous dûmes la jeter par-dessus bord sans connaitre la cause de son décès. Quelle tristesse de ne pas avoir pu lui consacrer une tombe. Quelle injustice ! Je devais quitter ma ville et maintenant ma mère ? Quel tragique destin qu'elle n'ait jamais pu voir la France alors que nous étions sur le point d'arriver.

Après une brève escale à Byzance, mon père, mon frère et moi-même arrivâmes à Marseille le 13 novembre 1922. N'ayant nulle part où aller, comme de nombreux Arméniens, nous allâmes dans un hôtel quelques jours. Le 27 novembre 1922, un camp de réfugiés du nom de Oddo fut ouvert et nous pûmes nous y rendre. Nous fûmes dans les premiers à arriver et nous le vîmes se remplir rapidement. Mon père, qui était un pharmacien réputé à Smyrne, put reprendre sa fonction dans un cadre différent, tandis que mon frère suivit des cours à l'école. De mon côté, je cherchais un emploi qui me permettrait de quitter le camp.

Ce fut un choc. Nous qui avions l'habitude de vivre dans une grande maison très bien située avec un mode de vie très bourgeois, nous nous retrouvions à vivre dans un camp avec une situation désormais très précaire. Néanmoins nous pûmes nous adapter rapidement à notre nouvelle vie et retrouver un rythme. Je repensais souvent

Jean et sa fuite de Smyrne

à ma vie à Smyrne. Plus le temps passait, plus j'acceptais le fait que je n'y retournerai plus. L'horreur que j'y avais vu ne me donnait d'ailleurs pas envie d'y retourner, je préférais en rester éloigné.

J'écris ces mots depuis la ville de Nice où je peux enfin me reposer. Ma vie n'a pas toujours été simple et j'ai toujours beaucoup de regrets. Après Smyrne et Marseille, j'ai beaucoup changé de lieu de résidence. J'ai vécu en Haute-Garonne, en Algérie française (que j'ai d'ailleurs quittée en 1958 pour ne pas subir de tragiques violences à nouveau), et maintenant dans les Alpes-Maritimes. Malgré mes changements récurrents de pays et de villes, mes traumatismes ont toujours été là avec moi et les garder enfouis ne m'a certainement pas aidé. En plus de cela, j'ai également défendu la France lors de la seconde guerre mondiale. Ce fut pour moi l'occasion de raviver des traumatismes toujours ancrés dans ma mémoire d'images de violence. La fuite de Smyrne et la guerre me hantent d'ailleurs toujours. Je vis également avec une forme de culpabilité vis-à-vis de ma famille qui ne sait presque rien de moi, même aujourd'hui. Devrais-je leur dire ? Devrais-je leur transmettre mes traumatismes ? Je me conforte en me disant que c'est un poids en moins pour eux et qu'ils ne voudraient pas savoir de toute façon. Peut-être qu'ils finiront par l'apprendre sans que je n'aie à leur dire. C'est ce que j'espère. Ces plaies que j'ai gardées toute ma vie ne se sont jamais refermées.

La naissance d'Amel

Des enfants algériens s'endorment tête-bêche dans les baraquements du quartier de la Plaine, au bord de la Seine, en 1964. Demain, ils courront pieds nus sur la terre sale, répandront de nouveau l'invincible poussière, et verront leur mère combler leur mélancolie en astiquant les sols. Ouria fait le ménage jusqu'à l'épuisement, pensant reconstruire ainsi les rues tortueuses de son enfance à Bordj Bou Arreridj. Mais l'unique pièce est sale, il y a des enfants, et une atmosphère d'encombrement. C'est ici qu'Ouria vit avec son mari Allawa. Elle est grande, de longs cheveux noirs encadrent son visage dur et clair comme la lune. En 1959, son sens du devoir l'éloigne des étendues de terres figées par le soleil d'Algérie, elle rejoint Allawa en France. La même année, elle perd son premier enfant de trois jours. Dès l'âge de 18 ans, son mari lui apprend à conduire et coiffer, faisant d'elle la femme la plus indépendante et respectée de La Plaine.

Le baraquement des jeunes mariés, en 64, a déjà vu trois petites filles grandir, sortir en trombe avec des petits bruits excités, rentrer avec les pieds noirs, regarder leurs parents compter leurs sous, la mine inquiète, les sourcils froncés, les yeux étincelants. Ces trois petites filles, mes tantes, me raconteront plus tard la vie à la Plaine. Elles me parleront surtout de la bravoure de ma grand-mère.

Cette année-là, Ouria est enceinte. Des battements sourds, des bouffées de chaleur et des secondes de flou entrecoupent ses journées. Elle et Allawa ne peuvent pas élever dignement un quatrième enfant : leurs trois filles ne connaissent déjà rien de l'affection de leur mère, qu'elles observent s'affairer à la maison ou s'absenter pour revenir avec quelques pièces. Ouria n'a plus le temps ni la force de témoigner un peu de tendresse à ses enfants. Les disputes, les crises, les pleurs se font taire par des coups. Pourtant elle est une mère aimante, et le bébé qu'elle porte dans son ventre est pour elle le plus beau cadeau du Ciel. Ce corps fragile qui dort en elle est un regain d'énergie, une boule chaude et active qui, en même temps de la propulser vers l'avant, lui donne l'impression d'être le foyer confortable et abondant, la source inépuisable de douceur qu'elle ne peut pas donner à ses enfants. Mais elle est aussi un hasard tragique.

En cette fin du mois de septembre, Ouria sent le vent dans ses cheveux, elle le sent glisser le long de son cou, le respire abondamment. Il irrigue son corps et ses membres douloureux. Chaque inspiration est profonde et appréciée pour sa valeur : elle nourrit l'enfant qui repose en elle. Une bourrasque parfois lui coupe le souffle, en pleine mer sur un bateau d'immigrés, en direction d'Alger.

Ouria rejoint sa mère et sa sœur aînée Maa et Agar, à Bordj, dès son arrivée au pays. Sur sa route, elle regarde avec mélancolie les landes asséchées, les neiges éternelles de l'Atlas, et les moutons laisser derrière eux un nuage rougeâtre dans leur course. Elle traverse les rues qui ont bercé son enfance tranquille, qui lui semble maintenant si loin de sa réalité. Des chats sans queues les arpentent, signe que les enfants pauvres s'ennuient.

La naissance d'Amel

Leurs côtes saillantes font écho aux fils électriques qui traversent le village. Un peuple tente de se remettre de l'ambition d'un autre : les Français ont laissé place à la désolation. Elle se revoit enfant, courant après son frère et Alawa qui roulaient à vélo. Elle se revoit rire et se dit que ses trois filles aussi rient, que leur enfance est insouciante, qu'elles n'ont jamais connu de vie meilleure.

Ouria redevient enfant dans la maison de sa mère. Chaque fissure sur le mur, Chaque tache rouge sur son matelas, tout la ramène à un âge d'or que, je pense, chaque homme pense avoir connu. Dans la cuisine, les rayons de soleil viennent éclairer tour à tour, d'une lumière d'abord froide et timide puis éclatante, le carrelage coloré, les pieds des chaises, les étagères remplies d'épices, puis les rideaux qui encadrent la fenêtre d'en-face et le tableau idyllique d'une cour intérieure chaleureuse. Tout est voluptueux : les feuilles que l'on aperçoit à travers la fenêtre, les ombres qu'elles dessinent sur le sol, les fresques sur les murs, les récipients en cuivre, les tatouages traditionnels de Maa, et le ventre et la poitrine abondante d'Ouria qui porte la vie. Maa et Agar traitent la jeune femme comme si elle avait toujours quinze ans, même si elles savent que les années qui se sont écoulées depuis son départ lui ont laissé le temps de devenir adulte très tôt, et de faire ses preuves face à la misère. Ici, elle est nourrie comme elle ne l'a pas été depuis longtemps. C'est une façon, pour ses ainées, de lui signifier leur bonheur. Les trois femmes parlent très peu, elles ne se posent aucune question sur leur quotidien. La parole n'est que pour les choses essentielles, et l'amour se transmet par leur silence, le regard, les souffles, il plane dans l'atmosphère en même temps qu'une odeur encens.

Ouria accouche d'Amel le 5 octobre. Une graine a germé, une petite pousse a grandi hors d'elle. Dieu l'a faite fertile, pourtant il manque dans son regard l'étincelle de fierté universelle, celle que l'on admire chez chaque femme et qui irradie son visage, celle qui fait d'elle, pour un instant, la plus belle reine du monde.

Vingt jours plus tard, elle refait le chemin en sens inverse. Le vent est violent, il plaque ses cheveux d'ébène sur sa bouche et ses yeux. Son cœur et ses poumons vont exploser. Elle sent ses larmes rouler sans avertissement le long de ses joues, partant des coins de ses yeux jusqu'à saler ses lèvres tremblantes, collant ses mèches à sa peau, teintant pour toujours son visage de tristesse. Elle sent le lait maternel jaillir en elle et irriguer son sein, trop lourd sur ses côtes. Sa bouche se tord dans une grimace douloureuse, la honte et les remords sont trop grands. Tout en elle déborde. Réservée et stoïque, elle ne peut plus se contenir. Mais dans son ventre, dans ses bras, l'enfant laisse un vide cruel que neuf grossesses ne combleront jamais.

Ouria ne viendra récupérer sa fille des bras de sa sœur Agar, qui l'a éduquée comme la sienne, que six ans plus tard.

La vraie vie

« Non, maman, il y a de l'argent en jeu. »

La voix de Youssef, mon frère, traversait la maison. Presque trois heures plus tôt, ma mère avait composé le numéro de l'agence du revenu. Le temps d'attente s'étirait et cette musique saturée provenant du haut-parleur donnait envie de lâcher prise. Comme si c'était précisément le but escompté.

« Certains seraient prêts à tuer pour. Alors, ne raccroche pas. »

Je patientais sur le canapé, mon téléphone en main, en harmonie insupportable avec celui de ma mère, dans la cuisine. Cela ne faisait que vingt minutes que j'étais là. Ce que mon frère venait de dire semblait venir tout droit du dernier roman policier que j'avais lu. Pourtant, il avait raison. Je le savais. Dans les séries, dans le journal télévisé, dans les cours où on essayait de décortiquer les causes politiques d'un évènement de l'histoire... Il y a longtemps que je le savais. Et dorénavant, je me devais de l'accepter.

***

Caissier à la banque, c'était le premier emploi de mon frère aîné Samy qui avait de l'allure. Il s'échappait du dépanneur de Côte-Vertu, ainsi que de sa lumière artificielle et son humidité venue de la ruelle sombre du quartier. Le salut était toutefois éphémère, puisqu'il retrouvait l'odeur de cigarette aux portes de la station de métro en regagnant l'échoppe plus tard dans la soirée. Pour la première fois depuis la remise des diplômes au lycée, il boutonnait une chemise et il troquait ses chaussures de sport maculées de la terre du terrain de foot pour des souliers simples, mais présentables. Un de ses amis lui avait offert cette opportunité, une boule de lumière et d'espoir qu'il allait la saisir, peu importe les changements auxquels il devrait s'adapter. Saluer le soleil alors qu'il entame son ascension dans le ciel et non lorsqu'il est déjà haut perché ; respecter un horaire établi et une multitude de règles, comme il n'en existait pas véritablement dans son quotidien ; surtout, apprendre le nouveau métier avec la quinzaine de collègues qu'il allait désormais côtoyer.

Samy tentait de s'entendre avec tout le monde. Bien que tous aient un caractère différent, il y avait une nuance qu'il commençait à discerner. Il constata qu'avant, son cercle social n'était composé que de la famille, des amis proches et des camarades de classe, comme ceux qu'on ne croise qu'en allant en cours d'anglais. Il comprit assez tôt qu'il fallait se comporter d'une certaine manière face à un collègue, et qu'il n'avait jamais vécu ni ressenti la distance professionnelle telle qu'il pensait la connaître.

En quittant l'Algérie, ma famille n'avait pas eu l'intention de planer au-dessus de la France pendant trois années pour enfin se décider à atterrir au Canada, peu avant ma naissance. Mon père me dit, un jour, qu'ils avaient ce choix pour de nombreuses raisons, et faute de curiosité, je n'ai pas trouvé bon de pousser les questions plus loin. À part les fêtes, la gastronomie méditerranéenne et la manie de tout accompagner de pain, un

voile translucide enveloppe l'Algérie où je ne suis pas née. Cependant, chose certaine, maman, papa, malgré le courage admirable et la sagesse que la vie leur avait octroyée, il ne fallait pas se donner la peine de leur demander conseil. Samy avait découvert les tests d'entrée au secondaire seul, et il avait suivi la masse quant à l'université. Il ne faisait pas partie des étrangers qui arrivaient pour leur première session, à proprement parlé, mais il rapprochait souvent ses incertitudes aux leurs. C'est peut-être à cause de ce flou scolaire que les études étaient devenues pour lui rien de plus qu'une perte de temps qu'il rêvait de dégager.

Le monde des grands, qui lui paraissait autrefois si éloigné, s'ouvrait à lui et il le trouvait même plutôt agréable : au bout de quelques mois, Samy obtint de nouvelles responsabilités. La caisse centrale lui était désormais accessible, et elle avait bien d'autres devises que le dollar canadien. Au comptoir, la majorité des personnes qui venaient étaient âgées, peu habiles avec la technologie qui prenait de plus en plus d'importance dans les services bancaires. Entre deux clients, il observait. Parmi ses collègues, il distinguait deux catégories. Ceux qui allaient finir leur carrière là-bas, surtout des immigrants, parce qu'ils touchaient un bon salaire et qu'ils avaient un poste respectable qui leur assurait une sécurité. Puis les plus jeunes, ceux qui partaient généralement au bout d'un ou deux ans, le temps de finir leur baccalauréat. Les conseillers dans les bureaux, il oubliait parfois qu'ils existaient. Ils s'enfermaient pendant plus d'une heure, parfois, lorsqu'ils rencontraient un client. À la fin de la journée, Samy courait et s'arrêtait à la caisse de chacun pour faire le compte des transactions. Certains lui lançaient un regard amer ; d'autres ne lui adressaient même plus la parole.

Il pinçait ses lèvres en espérant que cela suffise pour étouffer les mots qui surgissaient, et il fronçait des sourcils.

Ils avaient l'air bête.

Les gens sont *weird*, il se disait. Je suis apprécié de manière générale pourtant. Mais surtout, il se moquait des actions des autres. Seule sa petite fortune personnelle comptait pour se procurer l'ordinateur portable qui hantait ses songes afin qu'il cesse de s'ennuyer au dépanneur. Samy se laissait tomber aisément dans une routine à chaque fois qu'il enfilait le polo aux couleurs de l'établissement. Pourtant, au sein d'une bulle qu'il s'était forgé, son univers roulait sur une autoroute, à la poursuite du temps qui lui filait entre les doigts. Entre les deux emplois, les sorties entre amis avec qui il était toujours en contact, même des années après le lycée, les parties de foot, le sommeil tentait fiévreusement de se frayer une place dans un coin, en vain. Mes parents surprenaient souvent mon frère fixant le vide, assommé par les lueurs de l'aube. L'odeur de fumée lui collait à la peau, mais ma mère n'avait aucune raison de s'alarmer. Y'avait-il un quelconque sens à tout ce qu'il entreprenait? Ses allées et venues me déconcertaient. Il était devenu un simple étranger qui partageait avec moi des années de souvenirs perdus et qui louait un lit dans la chambre de Youssef.

La vraie vie

Combien de temps la neige devait-elle vaciller dans l'air pour que le printemps vienne?

Une décennie plus tard, il m'avoua qu'il regrettait de ne pas m'avoir vue grandir.

***

« Un déficit budgétaire? Qui a l'accès? »

L'affaire ne concernait plus uniquement le superviseur. La haute direction a tout de suite été mise au courant.

« Ce n'est pas moi qui suis le responsable. C'est lui qui s'occupe de la caisse centrale, habituellement. »

Samy tourna la tête en direction de la personne qui venait de parler. C'était pourtant lui qui avait remarqué la présence d'un problème dans le rapport. Comme quoi les comptes ne s'accordaient pas sur le montant qu'il était censé y avoir. Le superviseur hocha lentement la tête, en comprenant qui il devait placer en haut de la liste des ceux qu'il devait interroger. Mon frère lui expliqua que lorsqu'un de ses collègues n'avait plus d'argent dans sa caisse, il acceptait qu'un transfert ait lieu, et, accordant une confiance inébranlable, il était le seul idiot à signer.

« Ah? Ce n'est pas la procédure habituelle. Il doit toujours y avoir deux témoins. »

Ils tournaient tous les coins. Tout le monde le faisait. Donc, ça passait. Quelqu'un devait avoir pris plus que ce qui était marqué. C'était obligé. L'ampleur de la situation le ramenait dans la réalité et lui écrasait le cœur. Il avait fait l'erreur de les mettre tous dans le même sac que ses amis, des personnes loyales. Et encore... ça reste à voir. Bon sang, on l'accusait d'avoir volé! Lui, qui déteste la violence et la méchanceté. Lui, le jeune homme sympathique et bon vivant. Il n'y avait qu'un seul mot qui troublait sa vue. Coupable. D'avoir fait trop confiance.

Sur le moment, il gardait la tête froide, mais il serrait les poings. Il regarda autour de lui. Il le vit, dans les yeux de chacun. *Ce n'est pas moi, c'est lui.* Les paroles faisaient écho. Personne ne viendrait se tenir à ses côtés, en soutien.

Jamais plus, il ne se ferait avoir comme ça. Jamais, il se le promettait.

***

Cela faisait presque un an qu'il travaillait à la banque. *Tout était calme. Personne ne s'en doutait, mais les nuages étaient à l'envers ce matin-là.* Sans préavis, sans prévenir qui que ce soit. Les parents ne savent toujours pas pourquoi il démissionna.

Quoiqu'ainsi il eût l'air encore plus coupable, je l'imagine confiant. *Regardez, vous avez mon numéro, vous*

avez mon adresse. Ils pouvaient revenir le chercher, s'ils osaient condamner sa maladresse.

Ça doit venir de l'Algérie, le tempérament qui fait prendre des décisions sur des coups de tête.

***

Un jour. Un appel. Une convocation devant le juge. Un souvenir presque oublié ressassa les émotions qui l'avaient bouleversé. On lui demandait de prouver son innocence. Ce à quoi il ne manqua pas de s'esclaffer après avoir raccroché. Il avait besoin d'un avocat.

« Il y a une différence majeure entre une accusation civile et une accusation criminelle. Lors d'une poursuite criminelle, les preuves présentées doivent constituer des éléments pouvant convaincre, hors de tout doute raisonnable, que vous êtes coupable. Or, la banque ne vous a poursuivi qu'au civil. Ce qui est de bon augure. »

Samy relâcha la tension qui s'était accumulée en étirant les jambes sous la table. La banque ne possédait rien, pas d'empreinte, pas de vidéo surveillance qui l'incriminerait. Il passa avec l'avocat de la banque, donna la liste des témoins au juge ainsi que la liste de questions.

Quelques jours avant le tribunal, les charges furent retirées. Samy s'était préparé à l'éventualité que la plainte déposée contre lui ne servirait qu'à rembourser. De quelle poche serait venue la somme nécessaire, il ne fallait pas chercher loin pour la trouver.

Mais mon frère aîné Samy, il n'avait pas eu la vie facile. Il avançait, la tête baissée, lentement, mais sûrement. Il était prêt. David contre Goliath. Le combat qu'il n'oublierait jamais. De lui émane une aura balafrée, et de moi pour lui, une fierté inégalée.

***

Parfois, je remets toute mon existence en question. Je me dis que j'aurais préféré faire des erreurs, comme Samy, au lieu d'être couvée en tant que petite dernière de trois enfants, dont deux avaient déjà quitté l'adolescence. En soi, je n'étais pas totalement seule. Dès le moment où j'avais commencé à travailler, l'été dernier, j'entamais une transition dans la cour des grands. Comme ce jour, où, euphorique, j'ai glissé ma carte de débit dans la machine pour la première fois.

Elles jaillissaient furtivement, les larmes qui me montaient aux yeux. J'avais donné à l'opératrice téléphonique les trois dernières adresses où nous avions logé. Peut-être que c'était la toute première adresse qu'il fallait donner. Le temps d'hésiter, l'absence de confirmation la fit raccrocher. La nuit s'installait et j'avais du mal à distinguer le vase sur la table basse. Elle voulait sans doute terminer sa journée. Je pensais avoir tout raté.

La vraie vie

Le monde que j'effleure du bout des doigts me fait peur. Qu'il pleuve, que le ciel tombe, un jour, telle une éponge, j'absorberai. Les fleurs s'épanouiront et l'hiver prendra fin. En attendant, ce soir, je laisse le léger flot couler. Les aiguilles de ma montre ne sont pas proches de cesser de tourner. L'histoire de mon grand frère Samy, gravée dans mon cœur, à jamais, face à la vraie vie qui m'attend.

Le canif de mon arrière-grand-mère

NOUVELLE GAGNANTE

La journée prenait fin. Le ciel, peint par le soleil couchant, était couleur orangée. Je marchais dans la rue, allée bordée par les arbres en bourgeons venant de se réveiller de l'hiver, pour rentrer chez moi après ma journée de cours. J'étais fatiguée et alors que j'entrais dans ma chambre je pris un livre rapidement dans mon étagère pour me reposer sur mon lit. Un volume au hasard, j'avais juste besoin de me détendre. C'était une œuvre de Balzac, un vieux roman qui devait appartenir à ma famille depuis longtemps. Je l'ouvris. Une photographie noir et blanc vint voler et, planant comme un martinet à ventre blanc, se déposa délicatement sur mes genoux. L'image était abîmée par le temps, les couleurs étaient devenues jaunâtres et les coins se déchiraient légèrement. Sur la photographie, on découvrait une jeune femme et un chien noir en laisse à côté d'un paquebot qu'on ne voyait pas tout entier. Les deux protagonistes regardaient le photographe en souriant. Alors que je retournais l'image pour trouver une date ou une indication sur la situation, une écriture oblique au dos attrapa mon regard et je lus : « Mamy Juliette, port de Cherbourg ». La demoiselle était en fait mon arrière-grand-mère maternelle. En regardant le cliché devant moi et en y passant les doigts, une anecdote ressurgit en moi. Je n'y étais pas quand l'évènement était arrivé mais l'histoire m'avait été contée plusieurs fois déjà par ma famille…

Juliette Houllegatte était une jeune femme de vingt-trois ans à cette époque. Les cheveux noirs, le teint pâle, les yeux brun foncé, elle était d'une beauté délicate. Bien qu'elle ait un mode de vie simple, elle avait la qualité, ou le défaut, d'être très coquette. D'ailleurs, quand elle était encore au pensionnat à Saint-Hilaire, le samedi quand elle sortait maquillée, sœur Clarisse lui disait toujours : « vous avez mis vos couleurs de printemps aujourd'hui Juliette ! ». C'était une « minette » toujours en robe de couleur pâle. Elle tenait son caractère plein de vie de sa mère et son physique gracieux de son père.

Elle vivait dans la petite ville de Vire, dans le Calvados, en Normandie. Dans un appartement, elle avait trouvé une chambre de bonne pour se loger, à deux pas de la maison de ses parents. Cette modeste demeure qu'elle louait pour peu surplombait la Vire, fleuve côtier du Calvados qui avait donné son nom au bourg. Depuis toujours, cette ville lui était chère. Ses aïeuls y avaient vécu et elle en aimait l'atmosphère. Elle vivait avec son chien qu'elle laissait quelquefois chez ses parents, par manque de temps pour s'en occuper. C'était un bâtard noir, griffon croisé labrador, de taille moyenne, toujours mal coiffé et d'un caractère dévergondé et entreprenant. À chaque balade, c'était lui le chef de meute. Il avançait d'un pas assuré et jetait souvent un regard en arrière afin de vérifier que sa maîtresse allait bien et qu'il pouvait poursuivre son chemin.

Le canif de mon arrière-grand-mère

La jeune femme avait une vie modeste, ordinaire, régulière, qu'elle aimait. Chaque matin, c'était la même routine. Elle ouvrait ses rideaux et la fenêtre, se préparait et, avant de partir, prenait bien soin de ne pas oublier son porte-bonheur : un petit couteau suisse en forme de chat. C'était un objet sans réelle valeur, si ce n'est sentimentale, une lame d'acier de 35mm environ attachée à un manche en laiton en forme de chat. Elle glissait le petit objet brillant dans son sac de cuir avant de s'en aller. Elle se réveillait donc aux aurores pour aller travailler aux PTT (Postes télégraphes et téléphones) en tant que demoiselle du téléphone. Elle répondait aux appels aimablement et aiguillait les usagers en les mettant en communication les uns avec les autres. C'était un métier agréable qui lui permettait de papoter avec les clients sympathiques mais surtout avec ses collègues. Les dicordes prenaient vie dans ses mains agiles et celles de ses camarades. Toujours en mouvement, on aurait pu les confondre avec de petites couleuvres qui cherchent frénétiquement leurs proies dans l'herbe du tableau à prises jack. Munie de son casque et de son micro en forme de pipe, Juliette gagnait sa vie et gérait une petite famille d'une centaine d'abonnés. Elle gardait le sourire et s'estimait heureuse d'avoir du travail, bien qu'il soit éprouvant surtout aux heures de pointe.

Elle travaillait comme cela toute la journée jusqu'à 20h où elle était libérée. Alors, elle rentrait chez elle, dans sa chambre de bonne perchée dans les nuages. Elle formulait le mot magique qui donne vie aux animaux domestiques, « promenade », et Bamboula et elle partaient en expédition. Ils restaient des fois des heures sur le bord de la Vire, assis dans l'herbe. Bamboula cherchaient depuis toujours à mordre l'eau, mais sans succès et Juliette s'en amusait. Quand le soleil avait presque disparu, ils faisaient demi-tour pour aller se coucher rapidement.

Tout allait bien pour elle. Elle était satisfaite de sa routine et de ses habitudes… jusqu'au début des premières tensions. La pensée allemande antisémite s'était répandue rapidement dans toute la France comme des mites dans des vêtements en laine bien rangés dans une armoire. Cela faisait maintenant cinq ans que la guerre imprégnait son quotidien. Juliette avait pu conserver son travail. Elle continuait ses aller-retours entre sa petite chambre de bonne et le lieu où elle endossait le rôle de téléphoniste, à quelques minutes de chez elle, rue Turpin près de la mairie.

C'était le 6 juin 1944, dès le matin les virois avait entendu la canonnade provenant des plages situées à près de 60 kilomètres. L'atmosphère extérieure était *basse et lourde et pesait comme un couvercle**. Le ciel était gris foncé, de gros nuages empêchaient le soleil de se montrer, il faisait plutôt froid et un vent méchant s'était levé pour gifler le visage de Juliette sur son trajet. En sortant de chez elle, elle n'avait pas oublié le petit canif qui ne la quittait jamais. Juliette avait travaillé toute la journée devant son tableau de bord. Il était 20h quand

Le canif de mon arrière-grand-mère

soudain, la sirène se déclencha. Ce sont de ces alarmes qui tout de suite mettent mal à l'aise. Un courant froid nous traverse et des frissons viennent nous façonner la peau en de microscopiques montagnes. Une alarme synonyme de bombardement imminent. On saurait plus tard que des tracts avaient été largués par les Alliés pour alerter la population, mais le vent les avait déportés vers la forêt de Saint-Sever. Elle sentit de l'agitation autour d'elle et suivit ses compagnes dans la rue en quête d'une cave. C'était une usine qui se mettait en route, une fourmilière qui s'animait et bientôt tout le monde était en chemin vers la sécurité.

Dans la panique, tous avaient laissé leurs effets personnels. Juliette, elle, avait laissé son sac. Quand elle voulut serrer son porte-bonheur pour se rassurer, elle réalisa qu'elle avait laissé le petit objet dans son fourre-tout. Paniquée, elle n'hésita pas. Elle remonta le courant et le flot de gens qui allait à contre sens. Elle rejoignit les escaliers du bâtiment des PTT en courant, entra dans les bureaux, retrouva son sac et vite attrapa son couteau suisse chat. Elle redescendit à toute vitesse dans la rue mais s'arrêta rapidement… Elle se tenait à cent mètres du lieu où elle aurait été si elle n'avait pas fait preuve d'étourderie et si elle n'avait pas décidé de faire demi-tour. Dans sa tête, le sang battait si intensément ses tempes que le bruit des bombes ne l'avait même pas interpelée. Devant elle, la ville était dévastée, ce n'était plus une cité, on ne reconnaissait rien, tout avait explosé en un tas de poussière. Seule, parmi les décombres, se dressait la Porte-Horloge.

Son couteau petit chat lui avait sauvé la vie.

En me remémorant cette histoire, je déposais ma tête sur les moelleuses dunes de mon oreiller de plumes… et je me confirmais dans l'idée que la vie ne tient qu'à un fil, fût-il de laiton.

**citation adaptée de Spleen, Fleurs du Mal, Baudelaire.*

Le Pogoria

De nos jours, tous les souvenirs que nous avons des personnes qui traversent notre vie sont digitaux et peuvent s'effacer à jamais à tout instant. Les albums photos ou encore les carnets intimes deviennent rares, presque inexistants. Ces journaux intimes, renfermant les émotions et les souvenirs les plus profonds d'un être, ont été écrits par nos parents ou nos grands-parents qui se plaisaient à passer le temps en relatant leurs vies et en partageant leurs sentiments.

C'est d'une expérience réelle, retranscrite dans un véritable journal de bord, que j'aimerais vous faire part. Ce journal de bord, n'ayant pas revu la lumière depuis 30 ans, a été redécouvert récemment par son auteur, mon père. Celui-ci m'a autorisé à pénétrer dans son univers et à partager six mois de sa vie avec moi à travers la lecture de ce journal, si précieusement conservé.

Le récit commence en 1988, un an seulement avant la chute du mur de Berlin. À cette époque, en Allemagne comme en Pologne la vie n'est pas facile. En effet, celle-ci est minutieusement contrôlée et supervisée par les forces de l'URSS et les hommes vivent dans la crainte. Le personnage principal, auteur même de ce récit n'est autre que mon père. Celui-ci, si proche de moi depuis ma naissance, méritait que j'en apprenne un peu plus sur son passé et, après la découverte de son journal de bord, la curiosité m'a poussée à m'approprier ses écrits et à me mettre dans sa peau 30 ans auparavant. Ainsi, l'expérience que je vais raconter provient de faits réels qui ont été immortalisés sur du papier et écrits de la main d'un jeune homme de seize ans, encore insouciant de la vie.

L'évènement que j'ai choisi de relater se déroule à la fin d'un long périple en bateau, qui emmena mon père découvrir le monde, de Singapour jusqu'en Pologne. Six mois de navigation à bord d'un navire polonais baptisé « Le Pogoria ». Ce bateau attendait mon père lorsqu'il prit la décision d'adhérer au programme : ClassAfloat. Ce projet, baptisé ClassAfloat, visait à enrôler des jeunes canadiens en fin de secondaire pour un voyage qui mêlait étude et découverte de la navigation et du monde. Le bateau traversa l'océan Indien en passant par les Maldives et l'Inde, puis franchit la mer noire en accostant en Égypte. La mer Méditerranée fut sa destination suivante avec un arrêt en Grèce, en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, au Portugal et même en France. Pour finir, celui-ci remonta la mer du nord afin de terminer son épopée en Pologne. C'est dans ce dernier lieu que le petit incident que j'ai décidé de raconter se déroule, à la fin d'un merveilleux voyage en mer.

***

Le Pogoria

Par un matin ensoleillé du mois de mai, je me réveille, un rayon de soleil provenant du hublot traverse mon visage. Je contemple les alentours qui me sont maintenant devenus familiers et que je considère, comme ma deuxième maison. Je me trouve dans le dortoir des garçons que je partage avec mes camarades, dans une des cabines intérieures du bateau. Mon lit se trouve au-dessus de celui de mes amis : Éric et Martin. Mes affaires, posées dans un coin de la cabine, sont déjà à moitié rangées dans des sacs de toile, prêts à retourner sur la terre ferme.

La fin d'un périple de six mois en mer…

Aujourd'hui, c'est le grand jour : après six mois de navigation, le *Pogoria* rentre enfin dans sa patrie d'origine, la Pologne. Bien que ma maison, ma famille et le Canada me manquent beaucoup, je ne peux me résoudre à accepter que la fin de ce long périple soit si proche. Mon arrivée sur ce bateau, à Singapour, me semble déjà lointaine. Je me rappelle mes premiers pas sur cet énorme navire qui, de prime abord, m'avait singulièrement impressionné. Je me souviens également de ma première montée sur un des trois mâts du bateau afin de hisser les voiles. Celle-ci demeurera un souvenir ancré dans ma mémoire à jamais. J'ai eu bien de la difficulté à atteindre rien que le premier niveau du mât en raison de mon vertige qui me rendait anxieux et agile comme une planche de bois ! Bien sûr, comment ne pas me remémorer mes premiers quarts au cours desquels j'étais soit à la barre afin de diriger le bateau, soit au compas afin de vérifier la bonne direction ou encore à la proue, guettant les possibles dangers. Les quarts de nuit se déroulant de minuit à quatre heures du matin étaient certainement les plus difficiles à réaliser ! Néanmoins, ces moments de navigation resteront des beaux souvenirs. Au contraire, les corvées de vaisselle et le nettoyage du bateau soumis à l'inspection minutieuse du capitaine ne me manqueront pas trop.

Il est 6h30, au chaud dans mon douillet sac de couchage, je n'ai aucune envie de me réveiller. Je me lève, cependant, afin d'aller mettre la table, le petit déjeuner étant prévu pour 7h. La collation du matin achevée, notre groupe se dirige sur le pont pour hisser « les couleurs ». C'est un moment très important de la matinée au cours duquel tout l'équipage du bateau se réunit. Nous nous positionnons en ligne, un de mes camarades s'avance et commence à hisser sur le plus haut mat le pavillon polonais, indiquant l'origine du bateau. Ensuite, c'est l'alarme des manœuvres : chaque moussaillon s'affaire à son poste respectif. Aujourd'hui, tout le monde est excité mais un peu mélancolique à l'idée de voir l'arrivée du *Pogoria* dans son port d'origine. Ce voilier de 47 mètres de long avec ses trois mâts de 34 mètres de hauteur et ses voiles carrées me manquera…

***

Le Pogoria

Le navire fend l'eau bleue de sa coque et se dirige majestueusement vers l'imposant port de Gdansk, situé au nord de la Pologne. Celui-ci s'étend sur la côte sur plusieurs kilomètres et accueille déjà un bon nombre de voiliers. Durant la manœuvre pour accoster, je peux apercevoir de nombreux parents qui attendent sur le port. J'aurais aimé que les miens y soient aussi mais je sais qu'ils m'attendent à Montréal.

À notre arrivée, le bateau est assailli de visiteurs : les parents qui ont fait le voyage pour retrouver leur enfant et le personnel du port chargé de l'amarrage du *Pogoria.* Le pont est vite envahi et une atmosphère de joie liée aux retrouvailles se mêle à un air de tristesse du fait que la grande aventure touche à sa fin.

***

N'ayant pas de proches pour m'accueillir, je décide de partir en ville avec Martin, Éric et Jeff afin de découvrir Gdansk, le port principal de la Pologne communiste. Nous nous éloignons de l'anse d'ancrage des bateaux et commençons par déambuler dans les rues. Autour de nous, les ruelles sont sombres et les immeubles affichent une couleur grise, presque noire. De vieilles voiture, des Lada, nous dépassent : j'ai l'impression de retourner vingt ans en arrière ! Mais ce qui m'interpelle le plus est bien la façon dont les habitants s'habillent et la manière avec laquelle ils se comportent. Personne ne sourit aux autres et rares sont les passants qui nous adressent la parole. Un magasin d'alimentation, placardé d'affiches, attire notre attention. Nous décidons d'y rentrer. Là encore la surprise est grande au moment où nous passons le seuil du magasin : sur les étagères, une seule sorte de produit est disponible, ne laissant absolument aucun choix aux consommateurs !

À notre sortie du magasin, une gigantesque statue de bronze, située de l'autre côté du boulevard, capte notre regard. Nous décidons donc de traverser la rue, celle-ci étant presque déserte, pour aller contempler de plus près cette statue. Aucune voiture à l'horizon hormis un fourgon que nous distinguons de loin, nous décidons donc de franchir la rue en dehors de tout passage piéton. C'est alors que la fourgonnette qui allait nous dépasser s'arrête brusquement. Les vitres se baissent, puis, trois hommes armés de mitraillettes en descendent, commençant à nous invectiver en polonais. Ils ouvrent la porte arrière, et nous interpellent.

Bien que ne parlant pas un mot de polonais, je comprends aussitôt ce qu'ils ordonnent et mon cœur fait un saut. Un sentiment de peur nous saisit et nous nous regardons tous les quatre, une lueur d'angoisse dans l'œil. Pour avoir suivi des cours de politique internationale sur le bateau, nous savons que les pays communistes sont très stricts et que la police n'hésiterait pas à nous confisquer notre passeport et à nous emmener en prison, ne serait-ce que pour avoir traversé la rue à un endroit inapproprié.

Le Pogoria

Sous l'effet de la peur, un raisonnement stupide me traverse l'esprit : « Les gars, faisons comme si on n'entendait pas et continuons à marcher. Surtout personne ne se retourne ! »

Nous poursuivons donc notre chemin tels des robots accélérant la cadence. Nos cœurs battent la chamade à l'unisson. Aucune parole n'est échangée, les regards sont fixes. Soudain, un crissement de pneu nous parvient aux oreilles et quelques secondes plus tard, la fourgonnette s'arrête cette fois-ci juste devant nous. Notre stress augmente instantanément et nous nous rendons compte de notre erreur.

Aucun de nous n'ose bouger. C'est alors qu'un des officiers se dirige vers nous. D'un pas lourd et dur, il se rapproche. Arrivé à notre hauteur, il nous adresse la parole dans une langue totalement étrangère , mais il n'est pas difficile de se rendre compte qu'il est en colère.

« Pokaż mi swój paszport ! » exige l'officier polonais par trois fois.

Aucun de nous ne comprenant rien sous l'effet de l'angoisse, Jeff prend le contrôle de la situation et commence à lui adresser la parole en anglais, essayant de lui faire comprendre que nous venons du bateau : le *Pogoria*.

Peine perdue, incompréhension totale !

« Swoje paszporty ! », ordonne l'officier qui commence singulièrement à s'impatienter.

À ce moment précis, je comprends tout d'un coup que l'officier veut que nous lui présentions nos passeports. Par chance, nous avons tous les quatre le nôtre dans nos poches. Intérieurement, je loue nos moniteurs de nous avoir obligés à prendre nos papiers lors des visites, spécialement dans les pays communistes ! Chacun présente alors son passeport canadien, veillant à ne surtout pas lui donner, et l'officier les regarde à distance mais avec attention. Nous sommes tous nerveux. Je scrute le visage de l'officier dans l'espoir d'y voir une touche de bienveillance. Celui-ci nous pose ensuite une autre question et le seul mot que nous saisissons est « Canada ». Cherchant surement à savoir d'où nous provenons, nous répondons « *Pogoria, Pogoria* », dans l'espoir qu'il comprenne. Nous précisons :

« We are Ca-na-dian. We are from the tall ship called *Po-go-ria* »

Le Pogoria

J'articule avec exagération afin d'être bien sûr qu'il saisisse mes paroles. Un deuxième militaire s'approche et échange quelques mots inaudibles avec l'officier.

Deux minutes s'écoulent, interminables. Elles me semblent les plus longues de toute ma vie…

Agacés, les militaires font demi-tour et repartent vers leur véhicule, sans dire un mot. J'éprouve alors un véritable sentiment de soulagement. Nous nous regardons mes trois amis et moi et, sans même prononcer une parole, nous nous redirigeons vers le bateau. La fourgonnette nous dépasse et s'éloigne au loin.

Cet incident aurait pu nous causer bien des ennuis... et entacher nos six mois d'aventures inoubliables !

L'hospitalité

J'ai décidé, dans mon récit, de vous raconter un épisode de la vie de mon arrière-grand-mère Odette Le Monnier (née Clavier) lors de la Seconde Guerre mondiale, en Normandie, à la manière d'un épisode de roman. Ce moment de sa vie prend place en 1944, lors de la fin du conflit. Elle a alors 18 ans. Elle vit alors à Avranches, dans la Manche. Après le débarquement, Odette et sa famille recueillent et cachent un parachutiste américain à leur domicile, pour le sauver des soldats nazis encore nombreux dans la région. J'ai souhaité raconter ce passage de la vie d'une personne de ma famille sous la forme d'un roman pour plusieurs raisons. Tout d'abord, l'aspect historique, celui du devoir de mémoire. J'estime que ce sombre épisode de l'humanité, si lointain et pourtant si proche, ne doit en aucun cas être oublié. En témoigne donc ce récit de mon arrière-grand-mère, aujourd'hui âgée de 94 ans. De plus, un événement tel que celui-ci rend fier, qui plus est sur plusieurs générations. Participer de ce fait à l'effort de guerre en sauvant la vie d'un soldat n'est pas une action anodine. Cela m'emplit, alors que je suis la troisième génération à se faire conter l'événement, d'une certaine fierté quand je repense à l'événement, en plus de la satisfaction d'avoir donné un tournant tout autre à la vie de la famille du soldat. C'est donc tout naturellement que je pense qu'un récit contenant un fil conducteur de ce type, et des péripéties intéressantes doit prendre la forme d'un roman. Cela donne au texte un cachet supplémentaire, sans rien enlever des éléments de l'histoire. Je ne peux cependant garantir l'exactitude du récit. Particulièrement en ce qui concerne les dates, les prénoms et les pensées des personnes de l'histoire. Je vais donc m'efforcer de rester vraisemblable dans mon récit, mais je ne peux garantir que ces éléments seront totalement véridiques. En effet, 80 ans n'épargnent pas la mémoire et des erreurs ont pu se glisser dans le récit que mon arrière-grand-mère m'a rapporté. Cependant, il est tout à fait en cohérence avec celui entendu par ma mère et ma grand-mère, respectivement 60 et 30 ans plus tôt. Je pense donc pouvoir vous livrer la version la plus précise et proche des événements, bien entendu dans la mesure du possible.

Il se faisait tard à Avranches. Malgré un été déjà avancé, les soirées et les nuits se faisaient fraîches, surtout lors des nombreuses intempéries estivales. Le vent frayait son chemin à travers les branches des arbres. C'était le seul son audible pendant ce coucher de soleil. Odette et sa mère, Marie, rentraient donc chez elles à travers une ville curieusement déserte, après une journée de travail à l'Auberge de la Gare où elles travaillaient. L'ambiance était d'autant plus étrange qu'à cette heure, normalement, les commerces fermaient, créant dans la commune une ambiance propice au partage, presque à la joie, malgré la présence depuis quatre ans des soldats allemands. Mais ces jours-ci étaient différents.

L'hospitalité

Mardi dernier, il y a trois jours, l'espoir était arrivé par la Manche. Ce n'était pour l'instant que cela. De l'espoir. Aucun Avranchais n'avait idée de ce qu'il s'était passé cette nuit-là. Ou du moins, personne ne le faisait savoir. Cela avait rendu tout le monde fébrile, autant les occupés que les occupants. Ces derniers étaient dans tous leurs états. Pas beaucoup mieux informés que les habitants, les soldats de la garnison nazie attendaient les ordres de leurs supérieurs, ne sachant pour le moment que faire. La vie continuait donc, pour le moment, presque comme avant. Pensant à tout cela, Odette et Marie finirent par arriver chez elles. Après s'être occupé des clients toute la journée, il fallait maintenant prendre soin de Stanislas. Le père de la famille souffrait, depuis un an, d'un cancer. Personne, lui le premier, ne se faisait d'illusion sur sa situation et sur son futur. Il ne survivrait plus très longtemps. Assis dans le salon, il se leva et salua les deux femmes entrant dans la maison.

Toutes deux saluèrent Stanislas, et virent bien qu'il était très fatigué. Il n'allait pas falloir tarder à manger.

C'est donc exténuées qu'elles se mirent à la cuisine. Le repas était simple, mais pas aussi frugal qu'il aurait pu être il y a encore deux ans. Des topinambours, un peu de crème, et des herbes du jardin. Odette s'assit à la table, où son père était déjà installé, pendant que sa mère apporte les assiettes sur la table.

- As-tu des choses à nous dire de ta journée? lança la jeune femme à Stanislas.

- Oui, mais attendons ta mère.

Marie arrive finalement, amenant avec elle la casserole ; elle sert la part de chacun, retourne brièvement à la cuisinière poser la casserole, puis s'installe. Stanislas commence alors à manger. De longues minutes s'écoulent, pesantes. L'atmosphère anxiogène n'a pas même épargné l'ambiance régnant dans le logis. Le père de famille finit par prendre la parole.

- J'ai trouvé la force de sortir aujourd'hui. J'ai discuté avec mes amis cet après-midi. Ils m'ont confirmée une rumeur que j'avais entendue hier.

- Et quelle est-elle ?, demanda sa fille, le coupant. Sa mère ne disait rien, restant le visage fermé, elle devait déjà savoir l'histoire dont parlait Stanislas.

- Il y a un soldat américain dans le village, finit-il par asséner, après plusieurs secondes. Il se cache.

Odette ne réagit pas tout de suite, le temps d'appréhender l'information. Elle finit par demander : « Mais où cela ? ». Son père la regarda, d'un air mêlé de tristesse et de détermination, avant de dire, entre deux bouchées :

- À l'auberge de la Gare.

L'hospitalité

La soirée se termina presque sans un mot. Odette alla se coucher après s'être fait un brin de toilette. Une petite bassine d'eau servait tout d'abord se nettoyer le visage, et la bouche. Ensuite, le reste du corps. La jeune femme, encore troublée, s'amusa à penser aux personnes faisant leurs nettoyages dans l'ordre inverse du sien. Elle revint cependant vite à ses sombres pensées concernant à sa journée de travail de demain. Protéger, et cacher, un soldat ennemi, c'était là quelque chose qu'elle n'avait jamais envisagé. Odette ne s'était jamais considérée comme résistante. Certes, elle et sa famille étaient loin de se laisser faire par les Allemands sans protester. Elle crachait régulièrement dans les plats qu'elle servait aux soldats venant se restaurer à l'hôtel, et s'était un jour fait une frayeur à refuser l'entrée à un soldat ivre, ce qui lui avait par la suite procuré une certaine satisfaction. Mais accueillir un américain dans l'hôtel, au nez et à la barbe des Allemands, c'était pour le moins inédit, et extrêmement risqué. Mais ce n'était pas non plus pour lui déplaire. Sa mère, en revanche, ne devait pas avoir le même avis. Elle pensait à la sécurité avant tout, et son mutisme tout au long du repas en disait long. L'esprit embué de toutes ces pensées, Odette finit par s'endormir. Elle ne dormit pas bien, et se réveilla tôt.

Sur le chemin vers l'auberge, aucune de deux femmes ne dit un mot. Le gérant allait bien devoir expliquer son acte, et comment il comptait continuer de cacher ce soldat. Autant de questions qu'il allait falloir poser, en faisant attention à ne pas éveiller l'intérêt des occupants En arrivant, Marie partit chercher des informations, pendant qu'Odette commençait à préparer l'hôtel pour les clients. Sa mère revint sans avoir rien trouvé, presque personne n'était pour l'instant présent dans l'établissement. La matinée se déroula donc comme à l'accoutumée, le ménage fut fait dans les chambres où il n'y avait pas de client, puis il fut temps d'aller aider à préparer le déjeuner. En cuisine, personne ne semblait plus troublé que ces derniers jours, peu devaient donc savoir qu'un Américain était là, caché tout près, ou alors, ils se gardaient bien de le montrer. Étrangement, il y avait à préparer un plat de moins qu'il n'y avait de chambres réservées. Jean, le gérant, finit par arriver en cuisine. Marie l'interpella. Il vint, et, après avoir vérifié que personne n'écoutait trop attentivement, elle demanda :

- Y a-t-il vraiment un américain dans l'auberge ?

- Qui vous l'a dit ?, répondit Jean, après de longues secondes, le visage impassible

- Stanislas. De qui tient-il cela, et comment l'information a été récupérée, je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir. Mais ce qui m'importe, c'est comment vous comptez gérer la suite des événements…

Le gérant de l'hôtel fit mine de réfléchir, puis dit à voix basse « Eh bien, voyons ça dans mon bureau. » Il jeta un coup d'œil à Odette et ajouta : « Elle aussi, j'imagine qu'elle sait ». La jeune femme opina et suivit sa mère dans l'espace de l'auberge réservé à Jean. Il les invita à s'asseoir, et commença à expliquer la situation.

L'hospitalité

Je comptais vous l'annoncer demain, ou peut-être après-demain. Il y a effectivement un Américain dans l'auberge. Un ami l'a trouvé, ahuri et perdu, avant-hier, dans le bois. Il ne peut le cacher chez lui, il habite près du poste. Il a donc pensé que la meilleure solution était de le dissimuler dans l'établissement. J'ai accepté, je pense que c'est un devoir que nous nous devons de remplir.

Qui sait qu'il est là ?, murmura Odette

Eh bien, moi, et mon ami. Manifestement, il a dû partager la nouvelle plus que de raison, vous ne seriez pas au courant sinon. De toute façon, tout le monde sait que nombre de parachutistes sont tombés dans la région. Les Allemands savent très probablement qu'un est tombé près d'Avranches. Ils finiront par le trouver, la question est quand.

Qu'allons-nous faire alors ?

Notre objectif final est de le faire retrouver son régiment. Le meilleur moment sera sans doute mardi prochain. Il y aura un moyen de le faire sortir pendant la nuit, avant de le faire aller vers un endroit sûr.

Très bien. Voulez-vous que nous fassions quelque chose ? s'enquit Odette. Sa mère la gratifia d'un regard noir.

Pour l'instant, je ne sais pas. Je vous tiendrai au courant mais il se peut bien que j'ai besoin de votre aide à un moment ou à un autre.

Marie soupira, se demandant manifestement ce qu'elles allaient faire.

« Pouvons-nous le voir ? », demanda-t-elle finalement.

Jean les regarda longuement, se demandant manifestement s'il pouvait leur faire confiance. Son regard s'attarda sur Odette, puis il haussa les épaules, s'empara d'un jeu de clefs dans un tiroir, se leva, et partit. Les deux femmes le suivirent. Ils s'arrêtèrent devant une porte, et Jean entra après avoir utilisé le passe-partout de l'hôtel. C'était une grande chambre, pour un couple, avec un lit au fond. À côté de celui-ci, un placard. Jean s'en approcha, c'était une typique armoire normande, presque deux fois plus grande qu'Odette Jean tapa une fois sur la porte et baragouina : « Hello Mark, it is me, Jean ». Il ouvrit ensuite la porte. Dedans, un homme, d'une trentaine d'années. Il semblait extrêmement fatigué, malgré le fait qu'il ait largement la place pour s'allonger et dormir dans l'armoire. Il sourit, et tenta de les saluer en français. Odette essaya de répondre en anglais. En effet, elle avait toujours eu une certaine facilité pour comprendre et apprendre les langues. Elle parlait très bien allemand, mais n'avait jamais eu trop l'occasion d'étudier l'anglais. Le soldat sembla tout de même la comprendre.

I'm Mark. What's your name?

Odette.

Il acquiesça, et bailla. Jean lui fit un petit signe de tête. Mark lui sourit, et il referma l'armoire. Marie n'avait rien dit. Sa fille conservait quant à elle un sourire, elle semblait heureuse d'avoir rencontré cet homme. Jean finit par dire : « Vous devriez revenir au travail. Les autres employés vont commencer à se poser des questions sinon ».

« Oui », murmurèrent les deux femmes.

La fin de la journée passa vite, aucune des deux, travaillant machinalement, ne semblait penser à autre chose qu'au parachutiste,. Au moment de repartir pour leur maison, un soldat allemand entra dans l'auberge. Odette ne fit que le croiser près de l'entrée, mais elle eut l'impression qu'il la fixait du regard, comme s'il pouvait lire dans ses pensées ce qu'elle savait, et cachait. Sur le chemin du retour, cette impression la poursuivit, elle détournait le regard devant chaque personne qu'elle voyait.

Arrivées à domicile, Odette et Marie virent que Stanislas était alité. Il faisait une nouvelle crise. Celles-ci se rapprochait de plus en plus dans le temps, et augmentaient en intensité. Les deux femmes mangèrent donc seules ce soir-là. Aucune des deux ne tarda à se coucher. Encore une fois, Odette, dans son lit, pensa à la journée qui venait de se passer. Elle avait envie d'aider cet homme, même si elle n'avait échangé que deux phrases avec lui. Qu'il faille prendre des risques ou non. Elle s'endormit bien plus apaisée que la nuit précédente.

Le lendemain c'est presque avec empressement qu'elle força sa mère à partir pour travailler. Cette dernière n'était pas particulièrement enthousiaste. Elle vérifia que Stanislas se portait bien, puis suivit le mouvement. Lorsqu'elles arrivèrent à l'Auberge de la Gare, Jean était déjà là. Il semblait les attendre. Sans un mot, il leur fit signe de venir dans son bureau.

J'ai eu des informations hier soir. Les Allemands savent. Ils vont venir dans la journée.

Ni Marie ni Odette ne dirent un mot. Jean leur laissa quelques secondes pour digérer l'information. Il enchaîna ensuite, ne semblant pas attendre de réponse particulière.

Nous ne pouvons le faire sortir de jour. Mais j'ai bien une idée. Odette, tu es la plus jeune du personnel, ils ne te soupçonneront pas beaucoup…

Eh bien, je pense que c'est dans l'armoire qu'il sera le plus à l'abri. Mais s'ils entrent dans la chambre, ils risquent de finir par l'entendre. Tu vas donc devoir les empêcher de jeter plus qu'un coup d'œil dans la pièce …

Mais comment ? Ce n'est pas comme si j'en avais la force.

Nous n'allons pas procéder par la force. Voilà mon idée. Tu vas te coucher dans le lit près de l'armoire. C'est assez éloigné de la porte, ils ne te verront pas précisément en entrant dans la pièce. Tu vas devoir faire semblant d'être malade, et dire que tu prends du repos dans la chambre. Les soldats dans le village ne font qu'obéir aux ordres, ce ne sont pas des barbares. Si ta maladie est assez crédible, ils n'entreront pas.

C'est risqué, trop risqué, dit Marie sur un ton sec. Ça ne les empêchera pas de fouiller la chambre.

Je sais, il faudrait une présence autoritaire dans la chambre, pour les décourager définitivement. Il réfléchit un court instant. Qui est votre médecin ?

Le Docteur Martin, dit Odette, devançant sa mère.

Très bien, je le connais. Marie, il faudrait que vous alliez le chercher, et vite. Il coopérera. La mère allait protester, mais jeta un coup d'œil à sa fille. Elle soupira. « Très bien. J'y vais de ce pas. À quelle heure vont-ils venir ?

Ils ont d'autre lieux où chercher. Soyez de retour avant midi, pour permettre d'assurer un service normal ce midi. Cela ne fera sinon qu'attirer l'attention. Dites au docteur Martin de venir le plus vite possible, même s'il ne fait pas la route avec vous.

Bien, mais je vous préviens Jean, j'aimerais mieux avoir la possibilité de ramener ma fille vivante chez moi ce soir, Stanislas est déjà assez souffrant comme ça.

Ne semblant pas attendre une réponse, elle tourna les talons et partit.

Jean resta hébété un court instant, puis s'adressa Odette, qui ne semblait pas spécialement inquiète.

Il est plus sûr que tu montes directement dans la chambre. Prenons quelque chose en cuisine, car tu risques de ne pas sortir de la chambre avant ce soir.

Oui.

Ils se rendirent donc dans la chambre. Jean fit le même rituel que la dernière fois qu'ils étaient entrés. Ils ne devaient pas inquiéter Mark pour rien. Ce dernier apparut avec un grand sourire, manifestement moins fatigué que la veille. Jean essaya de lui expliquer la situation, mais Odette finit de l'éclairer, compte tenu de la pauvreté de l'anglais du gérant. Mark hocha la tête. Il était d'accord avec le plan. Il prit son paquetage, chercha dedans pendant quelques secondes, et en sortit un revolver.

Just in case.

Odette s'assit sur le lit. Il n'était pas très confortable, mais cela conviendrait. Jean prit finalement la parole,

n'ayant manifestement pas tout compris à ce qui avait été dit.

Odette, je vais attendre ta mère. Ensuite je vais aller prévenir le reste du personnel de la venue des Allemands. Pour éviter tout risque de panique, je ne vais leur communiquer que cette information. Donc, essaye de ne pas faire de bruit. La porte sera de toute façon fermée.

D'accord.

Jean partit, et Odette essaya d'engager la conversation avec Mark, à l'intérieur du placard. Elle aurait aimé lui poser beaucoup de questions, mais se rendit compte qu'elle ne connaissait pas assez de mots. Elle tenta timidement de lui demander comment il était arrivé ici, dans l'hôtel.

Why are you here ?

Well, to liberate you from the Jerries.

Elle finit par comprendre après lui avoir fait répéter. Mais la conversation n'était pas possible. Elle s'allongea sur le lit, et le sommeil finit par l'envahir. Elle s'était levée tôt.

Elle fut réveillée par Jean entrant dans la chambre. Le docteur Martin le suivait. Ce dernier prit un tabouret, et l'installa près du lit. Jean semblait paniqué.

Ils vont venir plus tôt que prévu. Il est 11h, et ils arriveront sûrement avant le repas. Heureusement, le docteur a accepté de suivre Marie.

Odette remarqua que sa mère était postée à la porte. Elle s'avança, et dit à sa fille.

Je dois aller préparer le repas. Cela va bien se passer. Ta peau pâle va enfin consituter un avantage.

Elle quitta la chambre sans plus de mots. Jean se leva et fit mine de partir, avant de se raviser.

Eh bien, bonne chance. Ce sont plusieurs vies qui sont en jeu.

Il quitta ensuite la chambre. Ne restait que le docteur Martin. Il parlait peu, même en temps normal. Il fit signe à Odette de s'allonger sous les draps, et de ne laisser dépasser que sa tête. Il sortit ensuite tous ses instruments, comme il aurait fait pour une consultation normale, et il les déposa sur le lit. Il s'assit à nouveau sur le tabouret, et croisa les bras.

L'attente fut interminable. Il commençait à faire chaud sous les draps. Mais soudain, une voix retentit. Ce n'était pas du français. Odette entendit Jean essayer de répondre. Son allemand n'était pas meilleur que son anglais. Une réponse fusa, et les pas s'accélérèrent. Les portes claquaient. Les soldats ne passaient

manifestement pas beaucoup de temps à chercher dans chaque chambre. A celle précédant la leur, Odette entendit sa mère intervenir. Elle leur expliqua, dans un allemand parfait, avec cependant un fort accent, la situation. Un soldat répondit qu'il avait compris, mais que ce n'était pas un problème. Finalement, la jeune femme entendit la clef de Jean tourner dans la serrure de la porte. Elle s'ouvrit lentement.

Les soldats étaient 3. Voyant qu'il y avait effectivement une jeune femme alitée, ils hésitèrent. Ils se regardèrent, et un sembla être désigné pour avancer dans la chambre. Il allait faire un pas, mais le docteur l'interrompit.

Nein. Sie ist krank. Du kommst nicht mit rein.

Son ton ne laissait place au débat.

Le soldat, un peu hébété, s'arrêta. Il allait répliquer, mais ne trouva finalement rien à dire. Il sortit en grommelant. Les deux autres soldats jetèrent un œil dans la chambre, acquiescèrent, puis fermèrent la porte. Odette entendit le bruit salvateur de jean fermant la serrure. Elle n'osa pas reprendre son souffle tout de suite. Le docteur Martin lui adressa un sourire, et elle entendit chuchoter.

Well done, well done. I'll use that gun another day.

Les Allemands restèrent dans l'auberge encore une demi-heure environ. Ils finirent ensuite par s'en aller. Encore dix minutes plus tard, probablement le temps de s'assurer qu'ils étaient partis, Jean et Marie revinrent dans la chambre. À son habitude, la mère d'Odette ne dit rien, mais son regard était fier. Jean semblait surpris que cela se soit aussi bien déroulé.

Eh bien, eh bien. Tout cela s'est déroulé pour le mieux. Je ne pense pas qu'ils reviennent. Ils sont bien trop débordés en ce moment. Vous allez donc pouvoir rentrer chez vous ce soir, il n'y a pas de risque.

Elle est tout de même bien pâle, il faut manger plus !, s'exclama avec un sourire le docteur Martin. Mais ne vous inquiétez pas, à dose modérée, la faim est une bonne maladie.

Cela fit pouffer Odette, qui trouva la formule intéressante. Elle se leva. Mark toqua à sa porte, et Jean ouvrit l'armoire. Il les regarda tous et dit simplement : Thank you.

La journée finit par s'achever. Marie et Odette attendirent que le jour décline pour rentrer, afin de ne pas trop attire l'attention, même si les soldats n'avaient pas vraiment vu le visage d'Odette. Encore aujourd'hui,

L'hospitalité

Stanislas était souffrant. Marie alla s'occuper de lui. Il serait très probablement fier de sa fille.

Le mardi arriva. Cette nuit, Mark allait partir. Odette avait à plusieurs reprises tenté de parler avec lui, mais n'avait jamais réussi à obtenir plus que quelques mots en réponses. La journée fut calme, bien que Jean eût du mal à cacher son anxiété. Le soir, en dînant avec son père qui allait mieux, Odette était légèrement inquiète, mais n'en laissa rien paraître à ses parents. Marie ne semblait quant à elle plus trop se soucier de Mark, maintenant qu'elle avait fait ce qu'elle pouvait.

Le lendemain, Odette pressa sa mère pour aller travailler. Elles arrivèrent. Avant d'aller travailler, la jeune femme se précipita au bureau de Jean. Avant qu'elle ne lui pose la moindre question, il lui adressa un grand sourire.

Alors, elle sourit en retour.

L'inconnu

Les origines de ma famille sont assez troubles du côté de mon père. Actuellement, nos connaissances s'étendent sur trois générations : les T***, les Maugendre, et les Bruno, toutes trois en France.

Mon père est un T***, ma grand-mère une Maugendre et mon arrière-grand-mère un Bruno. Ce qui est intéressant, c'est qu'à partir de Bruno nous sommes dans le flou. Ma grand-mère et ses sœurs ne connaissent pas leur père. Il est inconnu dans notre famille : seule mon arrière-grand-mère savait qui il était. Cependant, en faisant des recherches, on a retrouvé des lettres qui lui étaient adressées. Dans ces lettres, mon arrière-grand-mère et lui se répétaient à quel point ils s'aimaient, et disaient qu'ils voulaient se revoir. À travers une lettre, on a pu voir à quoi il ressemblait, il lui avait en envoyé une photo de lui sur un vélo : il était plutôt maigre et grand, avec des cheveux bruns et les yeux marron.

Les principales choses qu'on connait sur lui sont la date de rencontre avec mon arrière-grand-mère, 1895 environ, qu'il est possiblement allemand car les lettres provenaient d'Allemagne et qu'il s'appelle Louis. Nous avons eu un jour une grande opportunité, qui nous aurait permis de savoir qui était notre arrière-grand-père. On a appris qu'une personne connaissant la vie de cet homme vivait a Freigné, un village en France qui est l'endroit où habite ma grand-mère.

Tout le monde était motivé et intrigué de ce qu'on allait découvrir. Cependant quand nous y sommes allés, on a demandé à voir la personne en question. Malheureusement la personne qui logeait dans cette maison nous a informés de la mort de notre messager.

La personne qui était censée nous raconter son histoire était décédée il y a plusieurs mois. Dans cette situation tout le monde était déçu, on aurait pu connaitre nos origines, savoir la vie qu'il menait, connaitre le mari de notre arrière-grand-mère, mais le plus important : que ma grand-mère sache qui était son père. Aujourd'hui on a abandonné nos recherches. Pour nous, notre arrière-grand-père restera un mystère au sein de notre famille. On ne saura possiblement jamais qui il était.

Mosaïque de mine

NOUVELLE GAGNANTE

À défaut de rage et de ressentiment envers les barreaux d'acier et les murs de béton brut, je crois en une certaine poésie de la prison. Je crois en l'effet créateur de la privation de la liberté. Je ne suis plus libre, depuis deux mois. Mais comme des centaines d'hommes avant moi, la seule liberté qui m'a été privée est ma liberté de mouvement. Je me rattache en effet à ma liberté artistique, la liberté de m'exprimer par mes dessins. Qui, elle, ne peut être asphyxiée par un quelconque décret. Elle pulse à travers mon corps. Elle prend forme sous mon pauvre crayon, sur mon pauvre papier.

Ainsi qu'il est apparu sans m'être instruit, mon penchant pour le dessin ne disparaît pas puisqu'on m'enferme, il ne dépend que de moi. Je dessinerai mon quotidien de prisonnier, d'homme, de mari, de soldat qui attend. Je ferai vivre sous mon coup de crayon les longues minutes, les longues heures, les longues journées que je vis ici, loin de tous ceux que j'aime. Loin de tous ceux que j'aime, je ne sombre pas car il me reste ce que j'aime. Et dans ces temps si incertains, la seule certitude que tant que je vivrai mon art vivra aussi suffit à faire taire milles peurs.

Alors je dessine.

Cela fait des mois que je n'ai pas vu ma femme, mes filles. Leurs traits commencent à m'échapper. À une vitesse aussi inédite et inquiétante que celle qui m'a fait passer de général à prisonnier. Je rêverais d'esquisser les traits si fins de ma femme, les traits si enfantins de mes filles. D'animer par des bleus intenses, des rouges passionnés, de puissants jaunes et par le champ infini des couleurs, les portraits des paysages marocains. Je rêve de retrouver les sensations de ce pays. On y ressent un enivrement de tous les sens. Les couleurs éclatent, brûlent même par leur vivacité. Nos papilles sont engourdies par la richesse de tant d'épices. L'odorat se délecte inlassablement des senteurs infinies, de celle de la fleur d'oranger à rendre ivre. Je n'ai pas de couleurs ici. Juste une mine grise. Ici il fait gris. Je m'accroche à la représentation de mon enfermement. Ma condition n'est pas des plus rudes : je ne pourrais pas supporter d'être séparé d'un extérieur flamboyant. Je suis mieux ici, dans cette Allemagne froide, métallique, monochrome.

En fermant les yeux, j'essaie de revivre mes promenades sous les arcs orientaux, immenses, des écuries impériales de Meknès. Un merveilleux rose pâle subsiste aujourd'hui, simple témoin d'une grandeur passée. C'est le volume de cet endroit et la finesse des vestiges artistiques qui expriment le sublime oublié. En effet, la ville impériale tombe déjà dans l'oubli, bientôt complètement cachée sous les immeubles et la végétation incontrôlée. Mais l'œil attentif peut encore déceler des trésors parsemés. Une mosaïque aux couleurs fragiles, ici. Là, les motifs effrités d'une porte de médina.

Mosaïque de mine

Je veux moi aussi laisser de simples croquis, simples témoins des œuvres finies et à venir. De simples moi sans traits particuliers. Comme les mosaïques de Meknès, laissant milles questions d'interprétation. Cet homme doublé par dizaine, est-il en profonde réflexion sur sa condition ? Est-ce un prisonnier qui contemple l'Ennui ? Qui est-ce vraiment ? Qui était-ce vraiment ? Est-ce moi ? Qui suis-je vraiment dans ces dessins, un prisonnier, un artiste, un soldat ? Ces traits sont-ils plusieurs faces du même moi ? Ou bien suis-je moi aussi composé de petites faïences ?

Les questions que mes esquisses réservaient à un spectateur se précipitent soudainement dans ma tête.

J'essaie de ne pas trop penser à la capitulation, à la défaite, à l'occupation. Je tente d'écarter chaque pensée qui me crie que l'armée française s'est écrasée, que des milliers sont morts et des millions emprisonnés, que la Bataille de France est une honte. Je me dois de garder foi en cette institution française que je représente à l'Académie militaire de Meknès. Alors que toute éthique militaire part en poussière autour de moi, je me dois de tenir bon, de porter ici aussi les valeurs que sont l'honneur, le mérite et le prestige. Sans quoi il serait impensable de continuer de les inculquer quand je rentrerai. Le ton inconsciemment définitif de ces trois derniers mots m'apaise un instant.

Des dizaines de moi sont maintenant couchés, assis, debout sur mon carnet. Je tiens à ces moi sans mouvement, sans réelle émotion. Aucune indication d'où je suis, des circonstances de mon emprisonnement. Ma prison est même invisible autour de ces moi. Les détails sont estompés pour ne laisser que le cœur : un homme. Ces dessins sont la dissection de l'homme que je suis. L'artiste dessine le soldat fait prisonnier. L'artiste représente le professeur, le père, le mari isolé. Toutes ces représentations, ces dessins reflètent l'artiste.

***

Bercé par le train qui me ramène vers chez moi, j'ai les yeux rivés sur le paysage qui s'éclaircit peu à peu. Et sur mes genoux : un sobre carnet renfermant des dizaines de dessins

Mon grand-père et son enfance

J'aime bien les gens remplis d'histoires. Pas forcément grandioses ni incroyables, mais qu'ils racontent avec les yeux remplis de cette mélancolie heureuse qu'on aime revisiter. Ces gens-là, ils ont des anecdotes infinies et un univers entier à me montrer. Ces gens-là, ils me racontent des choses très banales, mais que je ne vivrai jamais et c'est peut-être mieux comme ça, c'est plus magique en tout cas. En échange, je crois et m'imagine tout ce qu'ils me disent avec ferveur. Parce que, même sans jamais les voir, je veux pouvoir vivre mille vies où chaque visage est une découverte.

Voici ici une partie de la vie et de l'enfance de mon grand-père, abuelito *Nando.*

***

« Papa travaillait toute la journée pour s'occuper de nous, nous n'avions pas énormément d'argent surtout considérant le nombre de bouches à nourrir que nous étions. Treize frères et sœurs, ça fait beaucoup ! En même temps, maman travaillait aussi à la maison. Et nous étions tous là, à vivre et à nous occuper au rythme du tic-tac de l'horloge. Ce jour-là, je me souviens qu'avec mon frère Pipe, nous courrions autour de maman pour un peu d'attention et pour compenser un surplus d'énergie infantile. Comme souvent, elle s'affairait en aller-retours entre la machine à coudre et la poêle. Cette fois-ci, elle remplissait des commandes de *chiles en nogada* et de *tamales* pour une amie d'une amie, de bavoirs et de petites robes pour la voisine d'en face. « Fernando ! ». C'est moi. Je me suis douté qu'elle n'était pas contente parce qu'en général, les gens m'appellent juste Nando. Alors j'ai arrêté de courir et je me suis mis à l'aider dans la cuisine. J'aimais bien mélanger la sauce rouge dans le grand bol mais ça devenait tout de même rapidement mortellement ennuyant. Dans ces cas-là, je me mettais toujours à attendre impatiemment le retour de l'école de ma grande sœur Fina, qui était un peu comme ma deuxième maman puisque c'était l'ainée, pour qu'elle m'emmène au parc. Même si je savais que, souvent, quand elle revenait, avec le reste des « grands » de la famille, d'autres activités, plus utiles, m'attendaient. »

***

Souvent, pour gagner quelques sous de plus, Manuela, la mère de cette grande famille, remettait au goût du jour toutes sortes d'objets pour pouvoir les revendre plus chers après. Quand cela arrivait, ils se mettaient tous ensemble dans le salon, Manuela et Manuel (étranges coïncidences) sur les deux fauteuils, les plus grands enfants sur les deux petits sofas, et les plus petits par terre sur le tapis; faut-il bien parler du manque constant de place quand on se plonge dans le quotidien d'une famille nombreuse. Puis ils s'affairaient tous ensemble au travail présenté, chacun aidant comme il pouvait. C'était un petit moment convivial où chaque personne pouvait sentir qu'elle participait à la vie de la maison.

Mon grand-père et son enfance

***

« Nous étions tous assis dans le salon face à nos tâches respectives. Dehors, le soleil se couchait et la silhouette de la montagne dominant la ville se découpait dans le ciel rose avec, en fond sonore, les tangos de *Libertad Lamarque* et les petites cloches des commerçants qui passaient devant la maison. Nous discutions de tout et de rien, nous riions, nous nous fâchions parfois, nous avions tous notre personnalité bien marquée -c'est sûrement de famille-, mais jamais longtemps, et toujours pour retourner à une chaleureuse bonne humeur et joie de vivre. Nous étions ainsi car, souvent, à l'idée de maman, papa revenait à la maison avec des chemises à dix pesos qu'il achetait et desquelles nous devions découdre tous les boutons pour ensuite, en recoudre des plus jolis à la place. Nous passions plusieurs heures à travailler sur cela et, souvent, nous devions finir l'ouvrage en chuchotant parce que, déjà, la benjamine, Cecy, s'endormait la tête sur la table basse. Le jour suivant, nous pouvions revendre les chemises à treize pesos mais, moi, c'est surtout la fabrication, entouré de mes parents, frères et sœurs qui m'a marquée. »

***

Les enfants, comme tous les enfants dignes de ce nom, trouvaient toujours des façons différentes de s'amuser. Mais leur préférée, ou celle dont ils se souviennent le plus, était celle du petit cinéma dans le jardin.

***

« Mon frère Memo, avait trouvé une idée très ingénieuse pour nous amuser. Il avait décidé de créer un cinéma dans le jardin, à l'arrière de la maison, auquel étaient conviés tous les enfants du voisinage. Pour cela, il avait distribué à chacun d'entre nous un rôle spécifique. Pendant que lui décalquait sur une très longue bande de papier toutes les petites vignettes d'une bande dessinée qu'il choisissait, mon frère Tony et moi découpions une boite à chaussures pour en faire le « projecteur », duquel s'occuperait mon autre frère Pepe lors de la séance. Le projecteur fonctionnait de façon très simple, avec une lampe qui envoyait une lumière dans la boite, dans laquelle on faisait passer les vignettes, puis sur un mur. Tout était bien organisé et préparé, nous étions tous plus impatients les uns que les autres à ce que la soirée commence. Quand nos amis commençaient à arriver, Fina s'occupait de les accueillir et de les asseoir, alors que ma sœur Conchis, distribuait des petites serviettes remplies de popcorn aux spectateurs, et mon frère Quique, les verres d'eau. On avait tous notre occupation qu'on prenait très au sérieux et, lorsque la séance était terminée, on était bien fiers d'entendre tous nos amis du quartier dire à leurs parents, qui venaient les chercher, qu'ils avaient très hâte à la prochaine projection. »

***

Mon grand-père et son enfance

Il faut souligner que Manuel aimait beaucoup faire la fête, pour n'importe quelle raison, cela n'avait pas d'importance. Et à Noël, la famille Alanís célébrait ensemble, comme à leur habitude. Ça aussi, ça doit être de famille considérant que, jusqu'aujourd'hui, cela continue.

***

« Les soirées de Noël étaient un de mes moments préférés de l'année. Il est dur de décrire vraiment l'ambiance de magie qui planait au-dessus de nos têtes. Nous étions beaucoup, parce que nos tantes, oncles, cousins, et aussi quelques amis, venaient célébrer avec nous; papa et maman étaient connus pour leurs fêtes. La musique de Noël et l'odeur de la nourriture accueillaient les invités qui arrivaient peu à peu. Nous mangions tous éparpillés entre gens dans la cuisine, gens dans le salon, gens dans le jardin, gens sur les escaliers, mais tous parlaient avec tous. Rapidement, le fond sonore de musique de noël se voyait remplacer par le son des voix de ma famille. Je me souviens distinctement de certaines voix, plus fortes que d'autres, mais se confondant tout de même avec celles du reste. Tout cela se mélangeait dans ce qu'on pourrait qualifier d'un heureux brouhaha entrecoupé d'éclats de rires et de bruits d'assiettes. Quand la nuit commençait à devenir profonde, la musique de noël se transformait doucement en chansons régionales, ce qui signifiait subtilement qu'il était l'heure de danser. Et ça ne finissait jamais, le bruit, la danse, les odeurs. Mais alors que les célébrations s'éternisaient et que je rêvais sur le sofa, je sentais peu à peu mes paupières s'alourdir puis se fermer. Et j'ai peu de souvenirs plus heureux que celui de m'endormir enveloppé de cette aura de joie, et bercé par des éclats de rires s'estompant progressivement. »

***

Ces enfants ne le sont maintenant plus, et ils ont eu des enfants, qui eux aussi ont eu des enfants. Cependant, aucun d'entre eux n'a oublié tout ce qu'ils ont vécu ensemble et, quand nous sommes tous assis en cercle autour d'une grande table avec les tangos de *Libertad Lamarque* et les petites cloches des commerçants qui passent devant la maison en fond sonore, ils se le remémorent et nous le racontent avec joie, avec nostalgie aussi, mais surtout avec joie.

***

Mon grand-père et son enfance

« Les années ont passé et on dirait que plus d'un siècle s'est écoulé depuis que nous vivions tous ensemble dans la petite maison. Ces petites anecdotes sur ma vie sont sûrement bien banales quand on ne les a pas vécues et pourtant, souvent, dans ma nostalgie, il m'arrive de vouloir toutes les raconter, telle une ode à l'enfance, de peur de les oublier un jour. Cela me désole que le temps passe si vite, mais j'ai eu une enfance merveilleuse et, quand je les revois tous, mes frères et sœurs devant moi, et ceux qui sont partis dans nos cœurs, se retrouvant, discutant, riant, dansant, je me rends compte qu'après tout, certaines choses sont immuables. »

***

J'aime bien les gens remplis d'histoires. Pas forcément grandioses ni incroyables, mais qu'ils racontent avec les yeux remplis de cette mélancolie heureuse qu'on aime revisiter.

Mon grand-père a toujours eu mille histoires à raconter sur le cœur.

Qui es-tu ?

Charlotte Tan était une rêveuse. Élevée dans la haute société, elle ne voulait rien de splendide en grandissant. En revanche, elle voulait ce que l'argent ne pouvait pas acheter, une famille heureuse. Son père était un parent absent, alcoolique. Il ne pouvait même pas prendre la peine de poser la bouteille pour élever sa fille unique après le décès de sa mère. Bien qu'elle ait perdu sa mère aimante à un très jeune âge et qu'elle ait manœuvré seule dans la vie, elle était généreuse et gentille.

Au lycée, elle découvre l'art quand elle commence à travailler en tant qu'un mannequin. Belle comme elle était, avec ses cheveux brillants et son sourire radieux, Charlotte a rapidement attiré l'attention de plusieurs agences. Elle aurait pu choisir des marques de créateurs ou des défilés de mode bien renommés, mais elle a choisi d'utiliser son image pour promouvoir les compagnies obscures et soutenir divers organismes de bienfaisance. Elle a trouvé la joie d'être un modèle et une source d'inspiration pour les jeunes filles du monde entier. Charlotte avait trouvé sa famille dans le monde de l'art, une institution très serrée de gens remarquables : ouverts, passionnés et attentionnés.

Charlotte était une rêveuse. Depuis qu'elle est petite, elle estimait que l'art devrait être pour tous de vivre déchargés des restrictions socio-économiques. Poussée par ses aspirations, elle s'installe à Montréal pour poursuivre ces études en gestion, dans l'espoir de construire une école d'art pour les enfants défavorisés.

Se rendant à une séance photo, Charlotte s'est précipitée à travers la ville bondée de Montréal. Plus tôt dans la matinée, sa réunion avec "*Just fundraising*" a eu un peu de retard, alors qu'ils discutaient avec enthousiasme des plans pour les organismes de bienfaisance. Bien qu'elle ait rayonné aux collaborations à venir, Charlotte a horreur du retard. Le tournage auquel elle participait était une campagne, soutenue par son équipe de volley-ball. Le but de la séance photo était d'amasser des fonds pour construire des gymnases et fournir de l'équipement sportif pour les écoles dans les secteurs moins fortunés. Alors qu'elle se précipitait vers le coin pour les cheveux et le maquillage, elle s'émerveillait de la façon dont elle était arrivée à temps, pas une seconde en retard. Tout autour, la concentration régnait au sein de l'équipe de préparation. Charlotte aimait travailler avec des organismes qui favorisent la nature et l'acceptation de son corps. Elle regarda autour de la salle, reconnaissant des modèles qui étaient tous différents mais beaux à leur manière. Elle admirait le fait que tout le monde était accepté et apprécié pour ce qu'il était. En entrant dans le studio, elle a été immédiatement accueillie par une équipe animée, mais un jeune homme a attiré son attention ; il n'était pas comme les autres. Il était froid, calme, et enlevé. Comme le tournage progressait, elle se sentait mal à l'aise parce que l'homme continue à la regarder. Celui-ci adoptait un regard hostile comme un prédateur et sa proie. C'était comme s'il considérait ses

faiblesses — étrange. À la fin du tournage, le mystérieux homme est parti directement sans dire au revoir à personne. Personne n'a remarqué son départ. Quand elle s'est renseignée sur lui, personne ne savait rien d'autre sur lui que son comportement froid. Cela l'a amenée à se demander qui il était et pourquoi il faisait partie de leur équipe quand, clairement, il ne semblait pas du tout intéressé par la cause.

Quelques jours se sont écoulés depuis le tournage. Depuis ce jour, Charlotte n'a pas cessé de penser au mystérieux assistant. Au cours de son entraînement de volley-ball cet après-midi-là, son esprit était concentré sur le jeune homme. Alors qu'elle se levait d'un de ses échauffements, il se tenait près de la porte, avec sa caméra serrée dans ses bras. Elle se souvint d'avoir été avertie par plusieurs personnes du tournage par rapport à son obsession et de sa surprotection de ses caméras. Avec cet avertissement, elle a eu l'impression qu'elle serait en danger si elle ne devait jamais se rapprocher de ses propriétés. À un moment donné pendant la pratique, ils ont partagé le contact visuel. Charlotte percevait encore une ambiance très hostile et peu invitante de sa part, ce qui la faisait se sentir mal à l'aise. Elle ne comprenait pas d'où venaient les regards sales et se demandait ce qu'elle avait fait pour les mériter. Par les regards qu'ils partageaient, Charlotte pouvait clairement voir qu'il se souvenait de qui elle était mais encore qu'il ne voulait pas lui parler. Il lui semblait qu'ils fréquentaient tous les deux la même école et qu'il était devenu le photographe d'athlétisme alors elle s'est dit qu'elle serait polie et essayerait de lui parler. Une fois la pratique terminée, Charlotte a décidé de le confronter. Alors que l'homme semblait être en train d'emballer son équipement tranquillement, Charlotte a profité de l'occasion pour courir vers lui et demander pourquoi il était un tel con envers elle. Il savait à peine qui était Charlotte, mais n'hésita pas à lui dire exactement ce qu'il pensait. Il a fini par lui dire qu'elle était un petit enfant gâté égocentrique et que tout n'était pas à son sujet. Avec tout ça, il n'y réfléchit pas à deux fois pour lui dire de le laisser tranquille.

Dès le jour où elle l'a rencontré, elle avait l'impression que quelque chose n'allait pas avec ce type, qu'il cachait des choses, que ce soit dangereux ou non. Pour elle, cela ne faisait pas de sens qu'il agisse de cette façon, sans raison. Elle ne savait pas encore ce que c'était, mais elle savait que quelque chose sur lui était intrigant, que quelque chose le rendait magnétique. Avec cela, il lui a donné envie d'être autour de lui plus souvent et d'apprendre qui il était. Au fil du temps, elle se convainc qu'elle ne suivait pas ses moindres mouvements et qu'elle ne traînait pas là où il se présenterait probablement. Charlotte s'est dit qu'elle aimait vraiment l'observer et apprendre à le connaître sans avoir besoin de lui parler. Après quelques semaines d'observation, elle en savait beaucoup plus sur lui, elle savait quand et où il avait ses cours, compris qu'il étudiait la cinématographie et qu'il n'était pas intéressé à se faire des amis du tout. Elle aimait beaucoup l'observer, d'une manière,

Qui es-tu ?

espérons-le, non harceleuse. Un mercredi matin régulier, ils étaient tous les deux dans un café près du campus en sirotant des tasses de café avant de se précipiter en cours. Le jeune homme se leva, mais cette fois, au lieu de partir, il se tourna vers la table de Charlotte et s'avança vers elle. Il ne perd pas une seconde et va droit au but, lui demandant pourquoi elle l'a suivi. Elle se transforme en une femme impertinente et lui donna un avant-goût de sa propre médecine. Elle lui a fermement dit que le monde ne tournait pas autour de lui. Choqué par son utilisation des mots, ses yeux s'élargissent et clignotent à sa référence de quelques semaines avant. Il s'éloigna d'elle et sortit du café. Juste après cette confrontation, Charlotte ressentit une tension sexuelle bizarre entre les deux.

Un hiver clandestin

Tu étais fiévreuse dans une voiture aux plaies béantes. Les fenêtres brisées laissaient passer un vent glacial qui tourmentait les passagers à coup de fouet. Le capot de la Peugeot 504, modèle des années soixante-dix de couleur gris cendre, était parsemé d'éclats d'obus.

Vous essayiez de vous refugier dans les montagnes de l'Est. Pourquoi ?

***

Nous sommes le 1er février 1990 à Beyrouth. Maman, tu as 13 ans. Insouciante, une confiance absolue en Dieu et tes parents règne dans ton cœur. Tu vas à l'école catholique des sœurs, une école pour filles, mais les filles ne te conviennent pas : elles sont bien trop calmes. Alors tu joues à longueur de journée avec les fils des enseignants et enseignantes.

Mais ce jour-là tes projets de jeu tombent à l'eau. Les cours se terminent tôt, vous êtes enfermés à l'école. La capitale est encore frappée de plein fouet par tous les camps participant à cette guerre ethnique et sanguinaire. Tu es presque naïve, attendant sans arrière-pensée la fin de cet épisode trop familier. Quelques heures plus tard on vous libère enfin. Tu dévales les rues en imaginant tous les jeux possibles et imaginables. Tu es créative. Tu n'as rien mais tu donnes vie aux débris des trottoirs par l'invention de jeux, guerriers ou pacifiques.

Ton petit frère t'attend au carrefour habituel. Tu es impatiente à cause ton emprisonnement à l'école. Et pourtant, te voilà calme et occupée à réconforter Karl qui n'aime pas le son violent des obus. Tu arrives chez toi, vous êtes une grande famille, dont les deux ainés sont Tony le plus âgé et ta grande sœur Claire. Ton frère cadet Jérôme connu pour son calme absolu est toujours assis à observer son environnement. Il ne dit que le strict nécessaire, avec un grand sourire. Paul, ton père, est un homme typique de son temps : il sacrifie sa santé pour faire en sorte que vous mangiez sous un toit tous les jours. Votre mère Clotilde, mère de toute la famille et aimante, est, elle aussi, une femme libanaise typique : elle prépare les repas, nettoie la maison, s'occupe du linge… Tout cela avec votre aide, vous, les filles. Tu es pourtant trop extravertie et bouillonnante pour rester chez toi comme Claire à aider ta mère. Tu finis donc toujours par fuir pour jouer dehors, allant de quartier en quartier. De retour à la maison, tu manges, joues, étudies, dors, et au réveil tu reprends tes livres scolaires pour te lancer dans l'aventure d'une nouvelle journée...

Tes journées se déroulent pour la plupart ainsi. Tu as apprivoisé le chaos.

***

Un hiver clandestin

Le 13 février suivant, assise dans la cuisine, tu manges avec appétit, négligeant les explosions inhabituelles qui inquiètent tes parents. Soudain, le téléphone sonne. On se précipite pour répondre. C'est Ziad le fiancé de Claire. Il fait partie des « Forces Libanaises », un des nombreux antagonistes de la guerre encore turbulente. Tu observes tes parents, nerveuse. Ils raccrochent, c'est la panique totale : l'armée vient d'annoncer une confrontation directe avec les « Forces Libanaises », chose dangereuse pour leurs membres et pour les zones qu'elles contrôlent.

Tu restes sans voix en réalisant que vous vivez maintenant dans une zone où la mort triomphe. Une atmosphère lourde et angoissante règne dans ton logement. Tes parents courent dans tous les sens, entre appels et préparation pour le confinement du corridor. Vous appelez vos voisins que vous connaissez mieux que vos cousins. Le bombardement augmente encore vous vous refugiez dans le corridor : toujours au centre du logement, ce couloir entouré de plusieurs chambres et murs augmente vos chances de survie en cas d'impact direct. Par contre, ce refuge n'est en rien rassurant, vous risquez de mourir à n'importe quelle seconde… Mais il vit en vous une lumière d'espoir et de courage, une certitude qui vous protège, c'est la prière, c'est celui que vous appelez Dieu.

On frappe à la porte. Ta mère Clotilde ouvre. C'est Ziad : il est coincé entre les lignes de démarcation, dans le combat qui fait rage depuis l'aube, sous la pluie de bombes venant de la ville d'à côté. Il vient donc se réfugier chez vous. Ziad est un avocat, homme respectueux qui prononce peu de mots et se limite à l'essentiel. Après avoir répondu à vos questions inquiètes, Ziad finit par dormir chez vous, je dirais même avec vous pendant toute la semaine, dans le fameux corridor.

Cette semaine te marquent énormément : les flammes de l'enfer ont envahi ta maisonnette, ta ville, ton pays… Pas une nuit de sommeil profond. Les flambeaux des maisons environnantes vous saluent matin et soir, en brûlant à jamais dans ta mémoire le souvenir d'une vie éteinte.

***

Le 17 février, vous découvrez que les combattants arrivent. La ville est envahie par le camp adverse : on la passe au peigne fin afin de ne s'assurer que plus aucune personne appartenant aux « Forces Libanaises » n'y soit. Ziad est en danger. Il risque d'être fait prisonnier de guerre ou même fusillé. Vous parlez immédiatement à tous vos voisins, leur demandant de ne pas révéler aux inspecteurs des lieux quoi que ce soit sur Ziad. Entre temps vous préparez sa cachette : tout le bric-à-brac possible et imaginable est installé au fond du corridor, avec aussi un amoncellement de draps.

Un hiver clandestin

Le jour suivant, Ziad, connu pour s'endormir sous l'effet de l'angoisse, s'installe sous les draps dans cette petite caverne d'Ali-Baba et s'endort instantanément. Pas un seul geste perceptible : il est invisible. Si invisible que le lieutenant en charge inspecte avec intérêt les objets anciens de notre famille sans rien soupçonner et boit le café qu'on lui offre, ce café sacré chez tous les Libanais quelle que soit leur origine. Puis il s'éclipse avec son escorte sans rien demander de plus.

***

Le 19 février vous salue d'une bonne nouvelle : une trêve est annoncée à la radio. Votre père l'ayant anticipée vous a demandé de préparer vos bagages à l'avance. Vos deux voitures ayant à peine survécu peuvent miraculeusement encore faire quelques kilomètres. Jérôme, Ziad, Paul, Clotilde et Karl montent dans la BM blanche et Tony, Claire et toi dans la Peugeot 504. Tony est dans sa vingtaine. C'est un frère extrêmement aimant et un homme dont la générosité n'a aucune limite. Il s'est toujours pleinement investi dans tout ce qu'il fait.

Cette journée est longue, très longue. Il est quatorze heures lorsque vous quittez la maison, vous passez par les dizaines de barrages militaires. Par pure chance, on ne remarque pas Ziad.

Vous arrivez enfin à l'entrée d'un sentier oublié, au fin fond de la campagne à l'extrême opposé de votre destination, après de nombreux détours à cause de la multitude de rues barrées par des tranchées ou des barricades, des champs de batailles….

Il est déjà vingt heures, la nuit s'est installée, décorée par les fumées lointaines des feux artifices sanguinaires et destructeurs. Tu ne penses jamais que la fin du monde approche. Au contraire, tu continues de te dire que c'est impossible, que rien de mal ne peut arriver. Le danger est pour toi aussi impossible que si la lune prenait feu. Je suis jaloux de ton insouciance, de ce bouclier qui a tant protégé ton enfance. Malheureusement, il ne peut te protéger de la fièvre, de cette fièvre qui manque de signer ta mort cette nuit-là.

Deux heures plus tard vous êtes perdus, tu es malade dans une voiture aux plaies béantes. Les fenêtres brisées laissent passer un vent glacial. Tu tousses, frissonnes, t'endors parfois. Tony commence à être à bout : il a vécu huit heures de route et d'angoisse sans un mot de mécontentement, mais te voir souffrir de la sorte lui déchire le cœur. Il éclate :

_ Putain de merde ce n'est pas possible ! On survit aux bombes, aux tirs, aux fusillades, à la destruction, aux barrages et nous voilà perdus comme des marins sans phare au milieu d'un océan de feu et de charognards ! Ça n'aurait pas été si grave, mais que tu me fasses une fièvre, petite sœur, c'était tout ce qu'il me manquait, bordel ! La cerise sur le gâteau !

_ Ne t'en fais pas Tony, on va s'en sortir. Reste concentré sur la route, c'est l'obscurité totale… Elle s'est

Un hiver clandestin

endormie maintenant, ne t'en fais plus.

_ C'est bien qu'elle se soit endormie car j'ai l'impression qu'on va finir mangés par les charognards de cette forêt !

Il est minuit. Votre ange gardien vous a sûrement beaucoup aidés car vous êtes enfin arrivés. Tony te porte ce soir-là dans ton lit à Achkout, village supposément au beau milieu des zones protégées. Vous vous endormez tous, esquintés.

Le lendemain est un jour de récupération. Vos parents se précipitent à l'épicerie pour vous nourrir au réveil, puis vous allez tous chez vos voisins pour boire un café et discuter des actualités, tandis que tu joues avec les enfants dehors, contente de vos retrouvailles. Cependant tu dois vite retourner dans ton lit, tu es encore trop malade pour faire ce genre d'activité trop longtemps.

Deux jours plus tard, tandis que vous êtes chez la même famille au rez-de-chaussée, un obus éclate dans l'immeuble. La guerre civile a prend un tour inhabituel : le camp chrétien s'est divisé. Une fois de plus vous regroupez vos affaires à moitié défaites et reprenez la route. La tempête de missiles ne fait que commencer. Vous êtes de nouveau des refugiés.

Un adolescent de dix-sept ans passe en courant, avec, à la main, des sacs de pain qu'il vient d'acheter à l'épicerie à côté de chez vous. Il fuit, lui aussi. Il t'effleure l'épaule dans sa course. Tu te retournes immédiatement, surprise. Tu le regardes qui s'éloigne. On t'appelle.

Cet adolescent vigoureux c'est mon père, mais tu ne le sauras pas avant quelques années encore…

No 2
JANVIER
2021

Le Nautilus plus

Le magazine d' information culturelle et scientifique du CDI

BORIS VIAN

JORGE LUIS BORGES

DINO BUZZATI

ITALO CALVINO

JULIO CORTAZAR

PHILIP K. DICK

ALICE MUNRO

ROALD DAHL

STEFAN ZWEIG

ERNESTO SABATO

FRANZ KAFKA

THEOPHILE GAUTIER

PROSPER MERIMEE

GUY DE MAUPASSANT

HORACIO QUIROGA

EDGAR ALLAN POE

ROBERT LUIS STEVENSON

Centre de Documentation et d'Information (CDI) du CIMF

Collège international
Marie de France

Concours de nouvelles
des Classes de première

1ère édition 2020